AMOURS
D'ALZIDOR
ET
DE CHARISÉE,
OUVRAGE

TRADUIT DU GREC.

PREMIERE PARTIE.

AMOURS D'ALZIDOR ET DE CHARISÉE,

OUVRAGE

TRADUIT DU GREC.

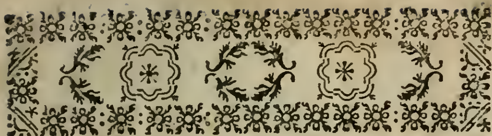
PREMIERE PARTIE.



AMSTERDAM.

Chez ZACHARIE CHATELIN.

M. DCC LI.



AVERTISSEMENT

DE L'EDITEUR.

J'Allai ces jours paſſés voir un de mes amis, homme de Lettres, que je trouvai dans ſon cabinet, occupé à brûler des papiers; animé d'un eſprit de repentir & de ſcrupule, ſans attendre que je l'interrogeaſſe, il me dit qu'étant revenu des égaremens d'une fougueuſe jeuneſſe, il vouloit anéantir tout ce qui n'avoit ſervi qu'à nourrir ſes erreurs.

Quoique j'approuvasse ce généreux dessein, je ne laissai pas que d'approcher du bucher, pour voir les victimes qu'il sacrifioit à sa vertu, & j'apperçus déja un gros monceau de ces papiers réduit en cendres; la flamme atteignoit même cet Ouvrage, & l'alloit dévorer, lorsque sur son titre, la curiosité réveillée par la passion, je le retirai du supplice, & le dérobai aux yeux de son Juge rigoureux, aimant mieux faire cette petite perfidie à l'amitié, que de voir immoler l'Amour.

Retiré chez moi, mon premier soin fut d'examiner si le mérite de mon vol, pourroit

m'indemniser de la honte de l'avoir commis : je lus ce Roman avec une exacte attention ; l'ensemble m'en parut assez bon, une conduite raisonnable, un dénouement naturel, les incidens, ou vraisemblables ou poëtiques, le style nerveux, des caractéres variés & de saines réflexions, propres à donner de l'estime pour la vertu & de l'horreur pour le vice ; enfin quelques points intéressans de l'Histoire. Persuadé du mérite du texte (que j'étale avec d'autant plus de confiance, que les louanges que je donne à son Auteur ne me sont point réversibles) je formai le dessein

d'en donner la traduction au Public.

La volupté qu'on y découvre auroit dû ſans doute m'arrêter ; mais il eut autant vallu le laiſſer périr dans les flammes, que de l'enſevelir ſous la pouſſiére : j'ai cru qu'en adouciſſant certains endroits, ce penchant au plaiſir que l'Auteur donne à ſes Héros, ſeroit bien racheté par les beaux ſentimens qu'il leur a attribués.

Comme cet Ouvrage eſt un larcin fait à mon ami, je n'ai pû ſçavoir comment il lui étoit parvenu, je ſçai ſeulement que c'eſt le premier fruit des talens de *Phi-*

lidore, & qu'il fut fait pendant ſon voyage d'Egypte ; où il alla, ainſi que tant de célébres Philoſophes, puiſer de nouvelles connoiſſances dans l'étude de l'homme & de la Nature. Puiſſai-je ainſi que lui, nouveau *Polémon*, docile aux leçons de *Xénocrate*, jetter à ſes pieds les couronnes dont l'Amour vainqueur auroit orné mon jeune front !



AMOURS D'ALZIDOR ET DE CHARISEE, OUVRAGE TRADUIT DU GREC.

PREMIERE PARTIE.



E retour de la lumiere ſembloit ranimer la nature en la vivifiant par l'Amour; tout paroiſſoit revivre par lui, & ne reſpirer que pour lui; les campagnes retentiſ-

ſoient du tendre gazouillement des oiſeaux, lorſqu'Alzidor embrâſé d'amour pour la belle Chariſée, s'éveille tout à coup & croit voir en tous ces objets autant de témoins qui lui reprochoient ſa pareſſe : il en accuſe Morphée, & maudit mille fois les charmes de ſes pavots. Ainſi que la raiſon, l'inquiétude eſt ennemie de l'Amour, avec cette difference que la premiere le fuit, & que l'autre l'accompagne en tous lieux.

Il ſe ceint la tête de la couronne de lauriers (*a*) qu'il avoit reçue la veille, & court précipitamment dans ce boſquet lieu du rendez-vous : il y voit; Ciel! quel objet pour un amant! il voit Chariſée elle-même... Dieu d'amour, qui lui procuras cette vûe, inſ-

(*a*) Cette Couronne étoit le prix d'une Harangue qu'Alzidor avoit faite la veille, jour de Fête conſacrée à l'Amour, comme on le verra à la fin de la premiere Partie.

pires-moi l'art de la dépeindre !

Charisée étoit couchée mollement sur un tapis de verdure émaillé de fleurs, & dormoit à l'ombre d'un myrthe, dont la tête courbée sembloit vouloir la défendre des injures de l'air ; tout l'ornoit & concouroit à l'embellir : les couleurs éclatantes des fleurs étoient moins belles que le coloris de ses joues ; les graces se jouoient sur le corail de sa bouche, sa gorge bondissante sembloit être animée par l'Amour, des boucles de cheveux qui flottoient dessus, en relevoient encore la blancheur.

» Alzidor attendri voit l'Amour sous ses char-
» mes,
» Et de ses yeux fermés ressent encor les armes ;
» Mais par un doute affreux son esprit agité
» Craint toujours de devoir ses plaisirs au men-
» songe,
» Et que Morphée exprès n'ait à l'erreur d'un
songe
» Prêté tous les attraits de la réalité.

A peine eſt-il revenu de ſa ſurpriſe & cherche-t'il à fixer ſa vue égarée, qu'il voit la robe de Chariſée ſoulevée par le Zéphire, voltiger au gré de ſon haleine; alors des charmes nouveaux, mais trop enchanteurs pour être dépeints, renouvellent encore ſon raviſſement. L'œil fixé, le corps penché contre un arbre, les bras ouverts, il contemple cet admirable objet : tel dans l'Olympe Prométhée animé d'un eſprit de larcin dérobe le feu ſacré, tel Azidor regarde fixement & profite des momens fortunés que lui procurent les aîles du Vent; » Dieux favorables, *s'é-*
» *crie-t'il*, c'eſt ſe rendre digne de
» vos bienfaits que d'en profiter;
» doux ſommeil qui la ravis, tu me
» favoriſes, l'amour reconnoîtra ce
» ſervice. «

Il s'avance d'un pas chancelant vers cette belle, il cueille un baiſer ſur ſa bouche, il orne ſon ſein

de fleurs d'une main tremblante ; bientôt cette même main plus assurée, touche légérement ces globes ravisseurs, enfin l'Amour semble le guider; il se coule doucement près d'elle, il la serre tendrement dans ses bras, mille baisers enflammés sont les prémices du comble de bonheur dont il se flatte. Dans les bras de l'Amour, Charisée se réveille. Alzidor enhardi par la passion, en reçoit de nouvelles forces pour combattre, pour braver la résistance de son aimable amante; il touche au terme de son bonheur, il a déja même écarté tous obstacles, lorsqu'un ours poursuivi par des chasseurs, & fuyant les traits dangereux qu'ils lui lancent, se sauve impétueusement dans le lieu de leur retraite : momens fortunés que vous futes de peu de durée ! Charisée effrayée à la vue de l'animal, sourde à la voix de l'Amour, se laisse entraîner par la force de la

crainte ; elle fuit, & bientôt d'un pas rapide, elle ſe jette dans la forêt ; O déſeſpoir ! ô rage ! vous fites ſur Alzidor ce que la peur avoit fait ſur ſa maîtreſſe ; vous vous emparates de ſon cœur, vous regnâtes dans ſon ame, ce fut l'amour qui lui mit les armes à la main pour ſe venger, & l'Amour le fit triompher ! Ainſi que Mars, ce Dieu ſe plaît parmi les combats, & la conquête d'un cœur eſt ſouvent plus précieuſe à l'un, qu'à l'autre celle d'un Empire.

Alzidor ſe leve, tire ſon épée, frappe ; l'animal furieux veut ſe lancer ſur lui, les coups redoublent & la victoire eſt incertaine ; la valeur ſemble même en ce combat dangereux, devoir le céder à la force ;

Mais plus un ennemi diſpute la victoire,
Et plus de ſon vainqueur il augmente la gloire.

Cependant l'animal ſe redreſſe &

veut se jetter sur son ennemi ; sa masse énorme s'appuie contre lui ; bientôt sa gueule vorace doit en triompher : voici le moment de votre défaite, jeune audacieux, vous allez être la victime de votre témérité. Mais, que vois-je ! un Dieu conduit son bras, il perce l'ours dans le flanc : la terre est imbibée d'un torrent de sang qui ruisselle à grands flots, les entrailles même sortent de la playe, la forêt retentit de ses affreux mugissemens. Enfin Alzidor triomphe, la bête chancellante tombe ; & rendant la vie aux pieds de son vainqueur, semble servir de trophée à sa victoire.

Assuré de la mort de l'ennemi, il court chercher sa maîtresse : il se consume en efforts inutiles ; en vain parcourt-t'il toutes les allées tortueuses de la forêt, les Dryades l'ont dérobée à la vue de tout mortel ; avec l'objet de son amour les Dieux lui ravissent l'espérance,

cette consolation des malheureux; un berger du lieu lui assure qu'il vient de voir une fille monter sur un vaisseau, qu'elle s'est embarquée en proférant le nom d'*Alzidor*, qu'il lui a entendu dire ces mots: Chere ombre que j'adore, un monstre t'a ravi le jour, je m'abandonne à tous ceux que la mer renferme dans son sein, ma vie est encore un trop foible sacrifice après la perte de la tienne.

Près de-là coule une claire fontaine, dont les eaux argentées se précipitant d'un rocher viennent en roulant former un doux murmure. Alzidor encore plus abattu de la douleur que du combat, s'adressant à la Divinité qui préside à cette source, lui dit: » Belle Nayade, » puissiez-vous punir un malheu» reux en le noyant sous vos ondes; » puissent-elles éteindre la flamme » qui le dévore, puissent plûtôt » les larmes que me fait répandre

» ma perte, grossir vos flots, & » laisser après moi une marque de » fidélité!... «

Et cet endroit de ses plaintes, il fut interrompu par l'arrivée des chasseurs; ils cherchoient avec empressement celui qui avoit terrassé la bête; ils le trouverent enfin & voulurent lui décerner les honneurs dûs à sa victoire : mais plus les grands cœurs sont élevés au-dessus des autres, & moins ils sont sensibles aux marques de distinction qu'on veut leur accorder; le mérite de l'action en est pour eux & le prix & la gloire: malgré lui on lui donne la peau de l'animal pour lui servir de trophée.

Les Chasseurs piqués de curiosité, voulurent sçavoir de lui quelle étoit la cause de sa mélancolie; mais gardant toujours un silence obstiné, Alzidor refusa de les satisfaire; ses yeux seuls sembloient le trahir, car cherchant sans cesse l'objet qui les avoit si long-tems

charmés, ils étoient fixés sur l'endroit d'où Charisée avoit fui : ils versoient un torrent de larmes, c'étoit l'amour qui les faisoit répandre, & l'amour les justifioit. Les pleurs des amans sont moins un foible de la nature, qu'un juste tribut dû à sa puissance.

Pressé de nouveau par les chasseurs, il ne put résister à leurs instances : » J'aime, leur dit-il en soupirant, & j'ai perdu l'objet de » mon amour. Dieux barbares ! » Dieux cruels ! ... « On l'environnoit, chacun s'efforçoit d'essuyer ses larmes ; l'un d'eux prenant la parole lui adressa ces mots : » Vous » qui triomphez des animaux les » plus féroces, pouvez-vous céder » à votre propre foiblesse ? Plus vo- » tre perte est grande, & plus vous » acquérerez de gloire à la soute- » nir noblement.

» Dignes Éléves de Mars, *dit* » *alors Alzidor*, laissez mourir un

» malheureux, laissez-moi satisfaire » à la colere des Dieux. « Puis leur rendant la peau de l'animal, il ajouta : » Reprenez vos ornemens, re» vêtez-en des gens dignes de vivre, » Alzidor n'est plus sensible aux » biens de la vie, après la perte de » Charisée. (*b*)

» Quand on a tout perdu, quand on est sans es-
» poir,
» La vie est un opprobre & la mort un devoir.
Mérope de M. de Voltaire.

A ce beau nom, un tendre intérêt s'empara des cœurs, & la curiosité se réveilla dans les esprits. Les esclaves ayant servi un frugal repas, on força Alzidor d'y prendre part, lui faisant promettre de faire après le récit de ses avantures. Vous en futes bannie, somptueuse délica-

(*b*) J'ai substitué ces deux vers à deux vers grecs qui se trouvoient dans mon original, parce qu'ils en rendent parfaitement le sens. J'ai pris pareille licence en plusieurs autres endroits.

teſſe des feſtins Aſiatiques ! la fatigue en fit les aprêts, & l'appétit l'aſſaiſonnement.

Alzidor cédant enfin aux preſſantes ſollicitations de l'aſſemblée, commença ſon hiſtoire en ces termes :

Un vieux Pâtre nommé Philémon, le Neſtor de ſon ſiécle, citoyen de l'Iſle d'Eubée, ſorti du Village de *Glicerto*, vint ſe promener ſur les bords de la mer. Etant monté ſur le haut d'un rocher, au pied duquel les flots couverts d'écumes viennent ſe briſer en mugiſſant, il contemploit la vaſte étendue de cet élément & en louoit l'Auteur ; ſes yeux attentifs au mouvement des vagues y virent flotter un berceau, dans lequel étoit un enfant : » Grands Dieux ! *s'écria-t'il*, » verrez-vous ſans pitié ce foible in» nocent livré aux fureurs de la » mort ? & toi, Neptune, toi Maître » des eaux, fait briller ta clémence !

» Souverain Monarque, le sceptre » n'appartient qu'à des mains généreuses, & les dons qu'elles répandent doivent justifier ceux de la » fortune. « Il dit : & Neptune propice à ses désirs calme les flots, les vagues sont applanies, le berceau flotte ; il crut même voir en ce moment des avirons fendre l'onde amere : sans doute que le Dieu attendri par les prieres de ce sage Vieillard, avoit mis le berceau sous la conduite d'un Triton. Quoi qu'il en soit, il aborda, & s'engrava dans le sable du rivage ; le Vieillard court aussi-tôt à cet enfant, le prend dans ses bras, lui donne un baiser pour premier gage de sa tendresse, & l'emporte dans sa maison; ses forces abattues par le poids des années semblent renaître pour cette belle action.

» Bénis soient les Dieux, *s'écrie-t'il en entrant*, puis s'adressant à sa femme Sophronie : » viens avec

» moi, *dit-il*, partages ma joye; j'ai
» pû, ma chere amie, j'ai pû dans
» un ſeul inſtant, à l'aide de Nep-
» tune, ſauver un malheureux:
» prends-en ſoin, & ſi tu veux char-
» mer le peu de tems qui me reſte
» à vivre, aimes-le comme s'il étoit
» le fruit du tendre amour que j'ai
» toujours eu pour toi, reçois-le
» comme le gage le plus précieux
» que je puiſſe t'en donner. « Sophronie, la tendre Sophronie n'attend pas qu'il le lui donne, elle s'en ſaiſit avec empreſſement, & le comble de careſſes.

Avec un égal zéle elle offre aux yeux du Vieillard une fille du même âge, qu'elle venoit auſſi de trouver dans les ſombres détours d'une forêt voiſine: » C'eſt ſans dou-
» te, *dit-elle*, un préſent de Diane;
» cette Divinité ſeule a pû la garan-
» tir des fureurs des habitans des
» bois! « Puis baignant leurs joues de larmes, elle s'écria: » O meres

» infortunées qui donnâtes la vie à
» ces enfans, pouvez-vous encore
» supporter la lumiere sans sçavoir
» leurs destinées, & les entrailles
» qui les ont portés peuvent-elles
» n'être pas déchirées après cette
» perte? «

Pardonnez, dit alors Alzidor; ces marques de tendresse sont trop cheres à ma mémoire, pour ne pas me les rappeller : (car les deux enfans étoient Charisée & moi.) O trop estimables protecteurs; c'est tout ce qui me reste de vous! Que n'ai-je au moins profité de vos rares vertus! . . . L'assemblée voyant que que les yeux du berger se mouilloient de pleurs, interrompit ses exclamations, & le pria au nom des Dieux d'achever son récit; ce qu'il fit ainsi :

Nos peres adoptifs ignorant nos destinées & notre naissance, nous nommerent eux-mêmes. Frappés d'admiration à la vûe des graces

dont la fille étoit ornée, ils lui donnerent le nom de Charisée, & moi je fus nommé Alzidor, étant regardé comme enfant des eaux. C'est ainsi qu'Œdipe dut son nom à sa premiere disgrace. Puissai-je tel que lui, mais sans crime, perçant à travers la nuit des tems faire voler le mien à la postérité !

Graces aux sages avis de Philémon & aux soins de la tendre Sophronie, notre raison s'accrut avec l'âge. Nos Patrons voyoient avec plaisir l'étroite & tendre union qui régnoit entre nous : loin de rompre ces nœuds, Philémon m'en dépeignoit les charmes, il me citoit les exemples & les discours des grands hommes, & m'encourageoit à les suivre. Trop jeune encore pour distinguer une amitié pure d'avec un amour voluptueux, j'avalois à longs traits ce doux poison. Telle est l'erreur de la jeunesse aveugle; emportée par le torrent, elle ne se

tient point en garde contre les écueils.

Lorsque nous fumes une fois sortis de l'enfance, & que nous eumes passablement répondu aux soins que Philémon prenoit de notre éducationtion, ce généreux pere (car c'est ainsi que je le nommerai toujours) me dit, que m'ayant inspiré le mépris des richesses depuis longtems, il ne me conseilloit pas de me charger d'aucuns emplois éminens; il ajouta que plus nous jouissions des biens de la fortune, & plus nous avions de vicissitudes à essuyer; que Plutus étoit un Tyran qui accabloit ses favoris sous des chaînes d'or : adonnez-vous, me dit-il, à l'agriculture; c'est ainsi que vivant dans une honnête simplicité, vous connoîtrez les bienfaits des Dieux, & que vous puiserez dans leurs trésors les seules richesses qui rendent les hommes heureux ; voyez, poursuivit-il,

les peuples du Nil, ces premiers fils des Immortels, leur vie eſt partagée entre le ſoin des tabernacles & la culture des champs.

Je convins avec lui que j'irois à l'avenir garder les troupeaux dans ſes gras pâturages, & que j'y accompagnerois Chariſée. Trop jeune encore pour connoître l'amour, je ne pouvois fixer ſes traits; un mouvement ſécret m'en fit concevoir de la joye.

Dès le lendemain nous devançâmes l'aurore, & les montagnes en étoient à peine dorées, que nos troupeaux bondiſſoient ſur la pelouze déja perlée de la roſée.

Nous paſsâmes quelques années dans cet heureux commerce, & nos jours étoient tiſſus de plaiſirs innocens & tranquilles; cependant je ſentois naître en moi certains ſentimens dont je ne pouvois me rendre raiſon: près de Chariſée, mon cœur ſe promettoit toujours de lui

dire quelque chose, & ma bouche ne pouvoit le rendre; absent, ma douleur sécrette s'énonçoit par de vains soupirs. Non, notre penchant pour la plus belle moitié du monde n'est point un crime de l'Amour, c'est un ordre du Destin!

Charisée de son côté me donnoit mille marques de son amitié, j'avois de petites attentions pour elle; & lorsque l'événement ne permettoit pas que je la prévînsse, elle sçavoit adroitement me faire connoître qu'elle y avoit été sensible : cet empire paroît doux aux amans, & j'aurois été fâché qu'elle ne l'exerçât point sur moi.

Jusques-là nos conversations avoient roulé sur la bisarrerie de notre naissance, & la reconnoissance nous rappelloit avec plaisir les bienfaits de nos protecteurs; l'amour commença alors de prendre place dans nos entretiens, & insensiblement parvint à les remplir

ſeul. Les amans ont beau s'égarer ſur d'autres matieres, tout les rappelle à celle-là. C'eſt le cœur alors qui donne le ton à l'eſprit.

Ecartons, lui dis-je enfin, belle Chariſée, toute inquiétude ſur notre naiſſance; je vous ai, je vous aime, cela me ſuffit; laiſſons au Ciel le ſoin de nous rendre nos parens, c'eſt lui qui détermine la naiſſance de tous les hommes; n'ayons pas la vaine gloire de chercher du luſtre dans le rang de nos ancêtres, mais ayons la noble ambition de ne devoir qu'à nous-mêmes notre nom.

Enfant des flots, ainſi que Vénus, je ne reconnois qu'elle pour mere, & me livre entiérement à ſon culte.

Chariſée écoutoit avec complaiſance mes diſcours, & y répondoit avec tendreſſe; contens l'un de l'autre nous aurions goûté des plaiſirs parfaits, ſi nous euſſions connu

ceux que la nature nous offroit.

Un jour que Charisée tardoit à venir dans les lieux où nous menions paître nos troupeaux, & où l'Amour faisoit croître nos feux, j'entretenois les Echos des charmes de cette Beauté ; mais enfin impatient de l'entretenir elle-même, je courus à pas précipités du côté du Village ; les aîles de l'Amour m'y porterent bientôt : ayant passé près d'un petit ruisseau bordé de saules, je vis une robe accrochée sur les branchages, qui voltigeoit au gré du vent. Les amans sont curieux, & souvent leur curiosité est heureuse ; je courus écarter doucement une des branches, j'avançai ma tête, & je vis : Grands Dieux! fut-ce une illusion, ou une réalité? Je vis Charisée nue ! Diane dans le bain, au milieu de ses Nymphes, étoit moins belle, & Actéon ne goûta jamais tant de plaisir à la voir en cet état, que j'en

reſſentis dans ce moment.

Aſſiſe ſur le rivage oppoſé au mien, & ſe croyant ſeule, Chariſée en ſe lavant parcouroit avec la main tous ſes charmes, & me les découvroit innocemment. Je ne ſçai comment exprimer ce que je devins à cette premiere vûe : un trouble & des plaiſirs inconnus s'éléverent dans mon ame; une douce émotion me ſaiſit, je reſtai ſans mouvement, mes yeux ſe fermerent, mes forces m'abandonnerent; enfin je revins à moi, & l'Amour ranima mes yeux expirans. En ſe rouvrant ils fixerent d'abord les objets qui les avoient déja éblouis, & reprirent en eux, ainſi que mon cœur, plus de flamme qu'ils n'en avoient perdue : je ne me connois plus, je ſuis tout en feu, la nature malgré moi m'emporte, je meurs de n'être pas auprès de Chariſée; un mouvement ſécret m'apprend que je lui ferai part de mes délices, &

qu'elle les partagera avec moi. Nature! vous me rendites mes forces avec usure; ce fut vous & le Dieu des cœurs qui m'arrachâtes ma tunique; je m'élance sur les eaux, j'y nâge, & l'Amour en un instant me fait atteindre à l'autre bord. Je vois, j'admire, & je suis prêt d'embrasser Charisée.

O sçavante Nature! ce fut encore vous qui déterminâtes mon désir en ce moment, & qui fixâtes mon ignorance! mais, hélas! pourquoi faut-il que la farouche pudeur, s'opposant toujours à nos plaisirs, condamne en un sexe ce qu'elle tolére en l'autre?

Charisée pâlit de frayeur : elle ne se connoît plus, elle oublie ses vêtemens : je ne lui donne pas le tems de s'en couvrir, c'est à travers les flots qu'elle veut m'échaper, elle ne court plus, elle vole. Ranimé par les nouveaux objets qu'elle offre en fuyant à mes regards

avides, je la ſuis avec empreſſement; mais trop frappé du ſpectacle pour ſoutenir long-tems la courſe, je la vois toucher au bord ſans pouvoir l'atteindre. Nouvelle Syrinx, elle fuit dans des roſeaux ſerrés qui ſont près de-là, & me paroît s'être métamorphoſée comme eux: mes forces m'abandonnent, ma flamme s'exhalant au-dehors, (*c*) ...

. . . .

Je reviens enfin, & la raiſon ſe rapproche de moi d'autant de pas que la volupté s'en écarte. Après avoir perdu Chariſée de vûe, je ne puis plus me regarder moi-même; je m'habille: enfoncé dans une profonde rêverie, je revins joindre mon troupeau. Ne voyant plus le ſien, je demande ſi elle eſt venue; on me repond qu'elle a paru trou-

(*c*) Cette lacune & toutes celles que l'ont trouvera dans cet Ouvrage, ſont une ſuite de l'accident dont j'ai parlé dons mon Avertiſſement.

blée,

blée; qu'on l'a vue s'en retourner du côté de *Glicerto*, qu'elle doit même y être.

Je me jette au pied d'un arbre, la tête appuyée contre son tronc, je me livre à ma douleur, je me rappelle tout ce qui s'est passé. Le trouble & la crainte sont les premiers effets d'un cœur dans lequel les passions commencent à germer: encore épris des charmes de Charisée, j'étouffe enfin les remords qui me veulent tyranniser : Non, me dis-je à moi-même, les Dieux n'ont rien fait en vain, ils m'ont donné un cœur sensible, c'est pour aimer; la bonté qui fait leur essence m'offre les charmes de Charisée; je crois y lire leur intention & mon devoir. Oui, Charisée, je vous reverrai & je dompterai votre retenue.

L'Astre lumineux terminoit à peine sa carriere & coloroit notre globe, lorsque je retournai à *Glicerto.*

Arrivé dans la maiſon, mon généreux pere vint au-devant de moi: Venez; mon cher Alzidor, venez, mon fils, partager ma joye..

Je rends graces aux Dieux d'avoir prolongé mes années; graces à ces Maîtres de la terre & à ſes charmes, Chariſée trouve un établiſſement avantageux: Iphis, berger des environs, me l'a fait demander; les bonnes mœurs de ce jeune homme nous ſont connues, & les ſentimens qu'il a conçus pour Chariſée ſont de ſûrs garans du bonheur qu'elle doit attendre de cette union. Aſſuré de la ſoumiſſion de votre ſœur (c'eſt ainſi qu'on la nommoit), je l'ai promiſe, j'ai arrêté le jour de l'entrevue, & ce jour eſt celui-ci: ce ſoir l'Aſſemblée doit ſe rendre en ce lieu; faites, mon cher fils, les honneurs de la Fête, occupez ma place, & ſuppléez par votre enjouement à l'incapacité de mon âge. Il dit: & tranſ-

porté de plaisirs, me prêtant ses sentimens, il croit voir dans mes yeux humides de pleurs des marques de ma joye : je vais, dit-il, tout disposer. Je me jette à ses pieds, je veux lui parler, mais en vain ; je n'en ai pas la force, la voix se dérobe à mon désir ; Laissons ces remerciemens, laissez-moi aller, me répéte-t'il, les momens pressent, ... Il s'arrache de mes bras, je ne le vois plus, je reste immobile.; trop abattu pour réflêchir, mes esprits étoient suspendus.

Une heure s'étoit déja écoulée en cette situation, lorsque je revins à moi, & que je repris autant de force que j'avois eu de foiblesse. A moi, divine raison, m'écriai-je, fais que ton flambeau guide mes pas ; la douleur est indigne d'une grande ame, allons trouver Charisée, sçachons d'elle-même si elle a eu assez de cruauté pour apprendre cette nouvelle sans douleur ;

montrons aſſez de courage pour ſerrer les nœuds de ſon hyménée avec joye : Chariſée ! ingrate Chariſée ! continuai-je : ſi mon amour, quelque vif qu'il ſoit, ne vous étoit point connu, l'amitié au moins devoit vous engager à m'en faire la confidence. Je cours, & la jalouſie guide mes pas à l'appartement de Chariſée. J'y frappe, mais en vain ; elle étoit, ſuivant la coutume, enfermée avec Sophronie & quelques autres femmes qui l'habilloient.

La rage & le déſeſpoir dans le cœur, je vais moi-même me décorer d'ornemens propres à cette Fête agréable pour les autres, & funeſte pour moi. Je me rends des premiers dans la ſalle où devoit ſe faire le repas, je me place préciſément devant le lieu par où elle devoit arriver. Cruelle ſituation ! Que le tems paroiſſoit long à mon reſſentiment ! qu'il me tardoit de faire des

reproches à la barbare Charisée ! qu'il paroissoit court à mon amour ! combien craignois-je de voir cette fatale hymenée !

Cependant l'Assemblée se grossissoit. Chacun des convives venant avec une politesse importune me complimenter sur l'hymen de cette sœur, me lançoit autant de traits perçans dans le cœur.

Enfin la nuit couvrit la terre de ses sombres voiles & le jour s'éclipsa devant elle, ou plûtôt devant la belle Charisée : je la vis descendre. Dieux ! qu'elle parut charmante aux yeux des assistans ! mais qu'elle parut odieuse aux miens ! L'éclat & la richesse de ses habits étoient ternes en comparaison des charmes que je lui avois vûs au bain : sexe enchanteur, tel est l'aveuglement de votre vanité, vous cachez sous le clinquant de l'art les trésors précieux de la nature.

Pour comble de douleur je vis

mon rival qui lui donnoit la main; je fus encore étourdi des applaudiſſemens qu'on partageoit entre elle & lui ; mes ſentimens ſi oppoſés à ceux de l'Aſſemblée, refuſoient de ſe rendre aux ſuffrages publics : les amans ſont ſuſpects, leurs jugemens ne ſont jamais ſincéres.

Après les cérémonies religieuſes, Chariſée portant un vaſe à la main, donna à laver; Iphis, l'heureux Iphis fut le premier à qui elle s'adreſſa ; ce ne ne fut point l'amitié qui lui fit avoir la préférence, mais ſeulement l'uſage.

Vingt fois mon impatience manqua à me faire rompre l'ordre, & vingt fois je faillis à me préſenter le premier; mais enfin le ſort m'accorda ce que la fortune m'avoit refuſé : Chariſée ſe préſente à moi, me tend le vaſe ; je veux lire dans ſes yeux, mais en vain, elle les tenoit obſtinément baiſſés : Voici, lui

dis-je, d'une voix baſſe & entre-coupée, voici le jour de votre bonheur, & celui de mon déſeſpoir; un ſoupir fut toute ſa réponſe. Quoique ce ſoit là le langage le plus ordinaire des amans, je ne le compris pas: j'étois incertain du ſens que je pouvois y donner: devois-je croire que ce fût la douleur ou la honte qu'il eût exprimé?

Nous nous mîmes à table, & ce fut la Souveraine de mon cœur qui y ſervit; Hébé aux banquêts des Dieux paroît avoir moins de charmes que Chariſée en fit briller alors. Iphis eut encore le bonheur d'être le premier ſervi; il but la ſanté de Jupiter; chacun ſuivit ſon exemple ſuivant l'uſage.

Je paſſe rapidement ſur cette malheureuſe journée, continua Alzidor; ce récit me coûteroit trop de larmes, & vous inſpireroit trop de douleur.

Après avoir remercié les Dieux

& chanté leur gloire, chacun ſe retira; la joie & l'allégreſſe reconduiſirent Iphis, le chagrin & la douleur m'accompagnérent. Je voulus ſuivre Chariſée: les Dieux en avoient ordonné autrement; ils avoient réſolus de me la ravir pour le reſte de la journée. Je me jettai tout abattu ſur mon lit; mais loin d'y goûter de la tranquillité, je n'y reſſentis que de la douleur: mille idées s'emparoient de mes eſprits, toutes les paſſions regnoient dans mon ame, mon cœur étoit le theâtre de leurs combats. S'il arrivoit qu'accablé par la fatigue le ſommeil appeſantît pour quelques inſtans mes paupiéres, mille ſonges affreux voltigeant autour de moi renouvelloient encore ma triſteſſe, & me faiſoient trouver de l'agitation dans le ſein même du repos.

Cependant je crus voir renaître le jour & ma raiſon avec lui; mon eſprit inquiet ſe fixe, je veux aller

trouver mon rival : le même instant vit éclore & le projet & l'exécution. Les couleurs de l'aurore commencoient à peine à paroître, que j'étois sorti de *Glicerto* ; j'étois seul éveillé dans la nature ; l'avide & diligent Laboureur étoit encore enséveli dans le sommeil ; je marchois au hazard, ignorant quel chemin je devois suivre ; la jalousie étoit seule mon guide. J'arrivai à *Eryx* ; & m'étant informé de la demeure d'Iphis, j'y courus d'abord ; je le trouvai encore endormi, je l'appellai plusieurs fois : s'étant enfin éveillé, la premiere parole qui sortit de sa bouche fut le nom de Charisée. Ha ! barbare, m'écriai-je, je t'ôterai le pouvoir de prononcer ce nom, ou tu me priveras de la faculté de l'entendre. Iphis ne m'ayant point oui, me regarda, & se disposoit à me parler, lorsque je lui dis : c'est assez, mortel voluptueux, vous livrer à la molesse,

aſſez d'eſpoir a charmé votre cœur; levez-vous, venez avec moi par un eſſai de valeur perdre ou mériter les bienfaits que vous attendez des Dieux.

Ami, dit-il n'étant encore qu'à demi éveillé, eſt-ce vous ou Chariſée qui auriez beſoin de moi? ſerois-je aſſez heureux pour vous donner à tous deux une marque de mon attachement? En diſant ces mots il ſort du lit, s'habille à la hâte, court chercher une épée, & me ſuit; notre marche étoit ſi précipitée que nous n'eumes pas le tems de nous parler: cependant après être ſortis du Village, je m'arrêtai: demeures, lui dis-je, demeures, c'eſt ici le lieu où tu dois ſignaler ton courage, c'eſt ici que tu dois donner à Chariſée & à moi une preuve de ton eſtime; ce n'eſt qu'au prix de ma vie que tu peux acheter ſon hyménée, ce ne ſera qu'après avoir répandu mon ſang que tu lui

donneras la main : apprens que je la connois, par conséquent que je l'aime, que je ne respire que pour elle, que nul mortel ne pourra me la ravir sans m'arracher auparavant la vie. Alors sans vouloir écouter ses répliques, je tire l'épée, & je me présente à lui. (*d*)

Iphis trompé par nos doux noms de frere & de sœur reçus de nos protecteurs, & adoptés par notre amitié, Iphis s'écrie : Qu'entens-je ? malheureux ! quel criminel dessein as-tu conçu ? l'inceste est donc ... Il alloit achever, quand je lui dis, je méprise de te répondre, & te défie au combat ; défends-toi en brave, ou je te traite en lâche.

Iphis, le généreux Iphis, se

(*d*) L'Auteur Grec semble avoir en apparence oublié que les usages de sa Nation ne permettoient pas de porter l'épée dans d'autres occasions que celles de la guerre. Ce que l'on peut dire pour justifier le texte, c'est qu'il vouloit par cela même établir le caractére valeureux de son Héros.

ſentant ému à ce diſcours, ne s'arrête plus ; il s'avance vers moi l'épée au poing en ſe recommandant à l'Amour : ſes coups redoublés rencontrent & devancent les miens ; tous deux animés du même motif, nous montrons le même courage ; cependant l'adreſſe & la valeur guidant ſon bras, & pouſſant le coup qu'il me porte, il me bleſſe ; le ſang coule en abondance de la playe. A ce coup Mars & la Victoire fendent les airs, & je ſens renouveller en moi un nouveau feu qui m'embrâſe : d'une main ſûre parant ſon ſecond coup, je lui en porte un qui lui perce le ſein ; il tombe ſans force & ſans couleur ; courageux juſques dans ſa défaite, il veut encore me frapper, mais en vain ; la main livide d'Atropos tranche le fil de ſes jours, je le vois mordre la pouſſiére à mes pieds, la terre ſe rougit, & s'abreuve de ſon ſang ; alors baiſſant la pointe, je

cours lui tendre la main, je l'appelle & lui offre du secours ; inutile soin ! la mort a déja ravi sa proye, la pâleur & la lividité est peinte sur son visage ; triste sort de l'humanité! cet homme tout-à-l'heure magnanime, n'est plus à-present qu'un cadavre hideux. Assuré de sa défaite, la main appuyée sur ma blessure, je reprends le chemin de *Glicerto* : je ne sçais si l'Amour s'opposant aux rigueurs de Thémis, voulut me faire échapper à ses châtimens, & hâta ma course, mais il me sembla que je volois.

Dès que j'arrivai, je courus trouver Charisée ; elle étoit au lit, j'entrai, je promenai mon œil égaré, je ne la vis point ; elle s'apperçoit sans peine de mon trouble ; elle s'écrie : Qu'as-tu, mon cher Alzidor ? quel trouble nouveau agite tes esprits ? Ce fut la premiere fois que sa bouche me prodigua un nom si tendre. Ses charmes fixérent enfin ma vûe,

& ſes tendres empreſſemens me rappellerent à moi-même ; je cours à elle, je l'embraſſe : je vous demande la vie ou la mort, lui dis-je, c'eſt de vous que dépend mon deſtin ; je ſuis homicide, j'ai trempé ma main dans le ſang de mon rival, il vient de perdre le jour ; mais je dois ce témoignage à ſa mémoire, il l'a perdu généreuſement pour vous. Chariſée ſoupire, les larmes coulent de ſes yeux, ſon cœur plus touché des riſques que je cours, que de la mort d'Iphis, me preſſe de lui raconter l'événement, & de fuir ; vingt fois elle m'interrompt pour me dépeindre ſous les couleurs les plus effrayantes le danger qui me menace.

A la fin de mon diſcours ſes pleurs recommencerent, ſon viſage pâlit, je la vis s'évanouir ; je m'empreſſe de la rappeller à la vie ; mes ſoins n'ont aucun effet, elle reſte plongée dans le même anéantiſſe-

ment. Mon amour alors excité par l'occasion, me suggéra un artifice intéressé : l'avouerai-je? Prenant un moyen, capable tout à la fois de la rappeller à elle-même, & de satisfaire ma passion, je devins téméraire; j'osai tenter de me rendre heureux.

Charisée revient à elle, elle veut m'arrêter; mais bientôt ses forces abbatues la trahissent : je la serre dans mes bras, ma bouche collée sur son beau sein y fait errer mon ame, j'y puise de nouveaux feux, & l'instant qui a vû naître mon dessein va le voir consommé. Alors ne ménageant plus les efforts nécessaires pour assurer ma victoire, je deviens moi-même victime de mon attentat; ma playe se rouvre, mon sang coule, Charisée en est teinte; à mesure qu'il se répand, mes forces m'abandonnent, mon corps se glace, mon visage pâlit, mes yeux se ferment, & ma raison s'envole;

je ne ſuis plus qu'un marbre ; Chariſée effrayée ſe léve, la compaſſion ou plûtôt l'amour l'emporte ſur la pudeur ; elle court nue chercher de l'eau fraîche, elle en lave ma playe, elle la panſe elle-même, enſuite me faiſant reſpirer les parfums les plus ſuaves, elle tâche de m'arracher de l'empire de la mort.

Ma tête en ces inſtans repoſoit tranquillement ſur ſon ſein ; je l'avouerai, ce ſimple attouchement ſuffit pour réveiller mes ſenſations affoiblies ; mais domptant mes déſirs impétueux, je me contentai de lui exprimer ma reconnoiſſance par d'innocentes careſſes ; je l'embraſſai en la remerciant de ſes ſoins, & elle s'éloigna pour prendre ſes habits & s'en couvrir : vainement voulus-je pour cet office lui offrir mes ſervices : Fuyez, fuyez, s'écria-t'elle ; ſouillé du crime que vous venez de commettre, dérobez-vous aux rigueurs des Loix, allez ſous un Ciel

moins rigoureux endurer les remords dévorans, & chercher un asile inaccessible à la vengeance. Je le veux, lui-dis-je, je me fais une loi de vos conseils, mais c'est à condition que vous viendrez avec moi; si vous m'aimez, vous devez partager ma peine: mais elle s'obstinoit toujours à rester, elle opposoit l'attachement & la reconnoissance qu'elle avoit pour nos protecteurs, à mes raisons. Eh bien! si vous restez, lui, répliquai-je, je ne veux point partir, il me sera plus doux de courir au trépas à vos yeux, que de fuir le supplice éloigné de vous.

Il étoit tard, & déja le soleil avoit fait près de la moitié de sa course, lorsque nous vîmes entrer *Philogénes*, jeune homme qui avoit toutes les graces en partage, & prévenoit tous les cœurs en sa faveur, il auroit eu déja place dans le mien s'il n'eût appartenu tout entier à Charisée. Il

entre tout ému, & me crie d'une voix entrecoupée que ma perte étoit décidée, qu'il venoit du Village d'*Eryx*, où il avoit oui dire par des témoins qui difoient m'avoir vû fortir avec Iphis, que j'étois fon affaffin; que le peuple affemblé, verfant des pleurs fur la mort de cet infortuné, rempliffoit les airs de fes cris douloureux, & demandoit avec chaleur que fes mânes fuffent vengés, qu'il avoit vû même le vieux & refpectable *Philémon* fendre la preffe pour demander ma grace, que Sophronie à genoux, le vifage baigné de larmes, s'efforçoit d'affoiblir dans le cœur des Juges la compaffion que les parens d'Iphis y excitoient; que lui courant çà & là, tout hors de lui-même, étoit venu, ignorant où je pouvois être, avertir Charifée de ce qui fe paffoit, afin d'apprendre d'elle mon afile pour y venir me fecourir; que puifqu'il avoit le bonheur de me rencontrer,

il s'estimoit heureux de me faciliter ma fuite, mais qu'il n'y avoit pas de tems à perdre. Charisée, effrayée du péril, se laisse entraîner, & Philogénes suivant son zéle impatient, l'enléve sans s'arrêter à ses défenses. Il nous fit gagner un chemin escarpé, & nous conduisit sur le bord de la mer : nous vîmes un Vaisseau, qui loin du bord commençoit à singler à pleines voiles ; nous hâtâmes notre course, & faisant signe de la main, nous nous fimes comprendre. On nous envoya la chaloupe ; nous eumes bientôt abordée. Le Capitaine qui se trouva ami de Philogénes, nous rassura entiérement ; il nous dit que nous ne devions plus craindre que l'on nous poursuivît, puisque l'on étoit déja venu faire perquisition, & examiner s'il ne m'avoit point reçu dans son bord ; il ajouta qu'il alloit en Chypre, qu'il nous laisseroit où nous voudrions. Nous le priâmes de nous y conduire;

il le promit. Ce ſeroit ici, dit Alzidor, où je devrois remercier les Dieux, & admirer avec quelle tendreſſe ils veillent ſur notre conſervation, même au milieu de nos plus grandes adverſités; mais la perte de Chariſée ne me laiſſe ſenſible qu'aux regrets: loin de reconnoître leur bonté, je me plaindrai de leur tyrannie; ils ne m'ont ſauvé tant de fois la vie, que pour me réſerver à de plus grands malheurs: que ne me l'euſſent-ils arrachée mille fois, plûtôt que de me ravir Chariſée!

Enfin nos voiles s'enflerent, & les Dieux ſe déclarerent pour nous; notre vaiſſeau fendant les flots ſembloit commander aux vents & à la mer: déja même le Pilote joyeux à la vue des rians côteaux de Theſſalie, nous annonçoit notre prochaine arrivée. Tout l'Equipage retentiſſoit des cris d'allégreſſe des voyageurs ravis: & nous éprouvâmes alors, que de l'excès de la

douleur à l'excès de la joye, souvent l'intervalle est un point.

Philogénes toujours impatient d'obliger, descendit du pont le premier pour nous annoncer notre débarquement : à cette agréable nouvelle la joye renaît dans nos cœurs, & la sérénité reparoît sur nos visages ; chacun monte sur le tillac admirer la fertilité de cette terre chérie des Dieux.

L'œil étonné se perd sur ces côteaux dorés par le soleil couchant : là on voit des raisins déja violets, dont les grappes font plier le cep qui les porte.

Ici Cérès étalant ses richesses offre des plaines couvertes d'épis dorés : une foule d'esclaves laborieux, brûlés par l'ardeur du soleil, s'empressent d'entasser des gerbes en monceaux.

Plus loin Pomone couvre le rivage d'arbres, dont les branches chargées de fruits & variées par les

couleurs les plus belles se réflê-chissent dans le miroir argenté des eaux.

Flore concourant à l'envi à l'embellissement de ce séjour aimé des cieux, le couvre de tapis de fleurs, dont l'éclat & le parfum flattent agréablement la vûe & l'odorat.

L'attrait de ces aimables lieux ayant engagé le Capitaine à y faire relâche, nous montâmes ces aimables côteaux, & nous arrivâmes à à Héraclée. Notre premier soin fut de rendre graces aux Dieux de leurs bienfaits, & de la protection qu'ils avoient bien voulu m'accorder.

Nous fumes d'abord rendre nos hommages au Dieu Pan : c'est lui qui regne dans ces charmantes contrées. Une grotte simple, mais noble, est le Temple de ce Dieu : c'est là où ses peuples soumis viennent lui offrir leurs vœux; sa statue y est placée sur un petit autel taillé dans le roc; la tête des roseaux

couvre ses pieds. . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Nous sortimes, il nous parut que les Dieux favorables à nos desseins combloient nos vœux, & conduisoient nos pas. Nous prîmes le chemin de la Vallée de Tempé : une avenue couverte de myrthes nous mettoit à l'abri des rayons du Soleil; le doux Zéphire folâtrant sous les feuilles qu'il frisoit de son aîle légére, y répandoit une agréable fraîcheur, & contribuoit aux charmes de notre route. Que pouvois-je desirer? Mon cœur vuide d'inquiétude, exemt de douleur, n'auroit dû connoître que la joye & l'allégresse, & n'être partagé qu'entre l'amour & l'amitié. D'un côté Charisée belle & constante nourrissoit ma flamme, de l'autre Philogénes tendre & sincére m'assuroit de son amitié; mais par une bisarrerie attachée au sort

de l'humanité, il n'eſt point de plaiſirs, même les plus ſenſibles, qui ne ſoient mêlés de quelques amertumes. L'incertitude de ma naiſſance troubloit ma tranquillité : quoi, diſois-je, traînerai-je une vie obſcure, m'abandonnerai-je à l'amour & à la molleſſe, lorſque j'ignore ma deſtinée ? Peut-être qu'en ce moment où les paſſions me tyranniſent, mon pere généreux haſarde ſa vie dans les combats; peut-être qu'en ce moment où l'amour occupe nos jours, Mars termine les ſiens! Mais, me diſois je encore, peut-être auſſi les mœurs & la qualité de mes parens me feroient-elles rougir de leur devoir l'être! enſuite une nouvelle réflexion venant à mon ſecours, j'aimois mieux reſter dans le doute, craignant d'apprendre que la baſſeſſe de mon origine, ne répondît pas à la nobleſſe de mes ſentimens. Briſons, diſois-je, ſur les inquiétudes,

le passé est un songe, l'avenir une énigme, le présent seul est une réalité dont il faut jouir; ensuite en regardant Charisée, je reprenois en elle la flamme qui s'étoit étouffée dans mon cœur.

Nos entretiens charmant notre route nous conduisirent insensiblement à la vallée de Tempé. Je ne m'arrêterai pas à faire la description de ce lieu divin. On sçait qu'étant la promenade des Dieux, il est digne de leur grandeur; c'est de cet endroit que l'on peut dire avec raison :

» La faim aux animaux ne faisant point la guerre,
» Le bled pour se donner sans peine ouvrant la
» terre,
» N'attendoit pas qu'un bœuf pressé de l'éguillon
» Traçât d'un pas tardif un pénible sillon :
» La vigne offroit partout des grappes toujours
» pleines,
» Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les
» plaines.

Boileau.

Tandis que nous admirions les beautés de cette charmante vallée, en un inſtant le ciel fut rempli de lumiére; nos yeux tournés vers la voute céleſte furent éblouis. Jupiter fendant la nue la remplit de ſa gloire; ſon char étoit d'azur, le timon & les roues en étoient d'or, deux grands aigles étoient attelés avec des rênes tiſſues de perles; étendant leurs aîles, ils planoient dans les airs; une troupe de Zéphires répandus autour du char, le ſoulevoient de leurs douces haleines; le Dieu Maître de l'Univers, penché mollement ſur ſon char, parut plus brillant encore à nos yeux que le Dieu de la lumiere. Mercure ſe gliſſant du haut des cieux ſur les aîles des vents, l'avoit devancé. Fils & Meſſager de Jupiter, ce Dieu plein de zéle pour ſon pere venoit préparer ſes plaiſirs; il part des Cieux, il eſt près de nous.

Enſuite fixant Chariſée, il com-

mençoit à exciter mes inquiétudes & ma jalousie, lorsque nous montrant de son caducée la route que nous devions tenir pour regagner notre vaisseau & continuer notre voyage en cette Isle : allez, dit-il, tendres & fidéles Bergers, allez dans cet endroit; puisse-là votre constance recevoir son prix! A ces mots nous obéimes : poussés de curiosité nous voulumes regarder derriere nous, mais la région de l'air étoit remplie de tourbillons de flammes qui nous déroboient la vûe des Dieux.

Saisis d'admiration & de crainte, nous nous embarquâmes pour Chypre. Il y avoit déja quelque tems que nous voguions en cet état, lorsque nous appercûmes le port de cette Isle. Nous n'eumes pas besoin de lire les Inscriptions, ni de voir les armes qui sont empreintes sur vos arcs de triomphes, pour connoître que nous étions dans le

territoire heureux de Paphos; l'air ſeul, excitant en nous des feux dévorans, ſembloit nous l'annoncer.

Je ne vous exprimerai pas, continua le Berger, quelle fut mon admiration & ma ſurpriſe, quand je vis la façon aiſée & les manieres ſimples avec leſquelles vos peuples vivent; j'admirois la Nature & contemplois ſes ouvrages; elle ſeule mérite nos applaudiſſemens & notre culte, ſes loix ſeules peuvent captiver un génie élevé, & mille exemples fameux nous prouvent que les plus grands hommes en ont fait leur regle unique.

Philogénes, en ami généreux, nous invita à monter au Temple, pour rendre graces aux Dieux du ſuccès de notre voyage, & invoquer l'Amour pour notre Dieu tutélaire.

Il dit, & nous y fumes; Dieux! quel fut notre raviſſement à l'apparition de tant de beautés! le Tem-

ple d'Héliopolis est sans doute moins digne d'admiration; l'or & l'argent n'en étoient pas les plus rares ornemens, les richesses furent moins ce que nous admirâmes que l'art & le goût. Là l'encens n'exhale point une odeur assez forte pour ébranler les sens, ils n'en sont qu'agréablement chatouillés; là la victime n'ensanglante point l'Autel, mais le Dieu n'en est pas moins honoré. Le Plaisir, Ministre de l'Amour, laisse aux amans l'honneur de sacrifier à ce Dieu: & tous deux plus délicats que les autres Divinités de l'Olympe, ils méprisent avec indignation l'usage d'immoler des animaux; ils ne veulent d'autres victimes que les amantes, & d'autres sacrificateurs que les amans. Une douce lumiere est la seule qui pénétre dans ces lieux; l'obscurité dérobant l'objet des plaisirs les rend plus sensuels. Mon premier soin fut d'aller sacrifier; l'exemple au-

torifa ma démarche. Charifée, déja digne Sujette de l'Amour, fembloit y confentir avec plaifir ; la joye étincelant dans fes yeux m'annonçoit même de la ferveur.

Mille colonnes de jafpe & de marbre d'une hauteur prodigieufe, formoient differentes allées en labirinthe, dans le centre de chacune d'elles étoit élevé un Autel deftiné à cet ufage.

Je pourrois ajouter que la délicateffe & les ornemens fembloient nous y inviter ; mais tout occupé des charmes de Charifée, je n'avois pas befoin d'être excité par d'autres attraits que les fiens.

Embrâfé d'amour, & dégagé de mon ancienne timidité, je difpofe Charifée au facrifice : victime généreufe, elle vole au-devant de mon défir, elle me devance à l'Autel. Ne voyant plus qu'une œuvre de piété dans les marques d'amour qu'elle eft prête à me donner, une

ſainte ferveur diſſipe toute retenue, elle ne voit en moi que le Prêtre ; & ſi elle y découvre encore l'amant, elle n'en eſt que plus animée. Plein du même zéle, je la ſuis avec plus de promptitude ; une ſi belle action, un ſi doux ſacrifice nous remplit du même eſprit ; nous ne ſommes qu'un : mais cruelle fatalité ! prêt à ſignaler ma ferveur, je montre ma défaite ! Fils de Cythére, votre Sacrificateur devint indigne de votre protection ! il perdit ſans fruit le doux encens qu'il devoit vous offrir, il n'en parfuma que les fleurs jonchées ſur votre Autel, & le myſtére ne fut point conſommé ! J'en étois là, lorſqu'un bruit tumultueux rempliſſant le Temple, y répandit l'épouvante & nous fit fuire dehors.

Alors nous vîmes aprocher du Veſtibule l'Envoyé d'Agnopolis, Ville conſacrée à Diane. La pompe de l'Ambaſſade répondoit à la dignité

du Miniſtre. Il fut reçu avec tout le reſpect & la déférence que méritoit ſon emploi & la majeſté de la Déeſſe.

Le Pontife s'avançant vers lui, lui fit un compliment, dont le ſtyle répondoit par ſa politeſſe & ſes graces au caractére d'un Prêtre de l'Amour. L'Envoyé y répondit en des termes auſſi modeſtes par rapport aux louanges qui lui avoient été adreſſées perſonnellement, que nobles & fiers par rapport à celles qui avoient été données à ſa Ville & à la Déeſſe. Nos eſprits frappés d'admiration ne ſçavoient auquel des deux donner le prix.

Après ces harangues, on vit entrer au bruit de fanfares & d'inſtrumens cent eſclaves, portant ſur leurs têtes des corbeilles remplies de préſens.

Le reſpect que l'on porte à la Déeſſe, ne permettant pas que ſon Envoyé entrât dans le Temple de

l'Amour, théâtre des plaisirs qu'elle dédaigne, on fit en cette occasion ce qu'on a coutume de faire en tous lieux : sans adopter le préjugé superstitieux du Député, on s'y prêta; on le reçut dans un sallon de peintures où toute l'histoire de la Déesse est représentée. Ce fut là que nous vîmes rendre les honneurs à l'Ambassadeur. Après l'avoir encensé, on brûla pour victime un agneau; ensuite prenant ses cendres, on les mit dans une cassolette destinée à cet usage au pied de la Statue. L'image de cette Divinité semble, dit-on, marquer la satisfaction qu'elle ressent de ce sacrifice, en baissant la tête en signe de reconnoissance. A ce mouvement miraculeux, on croit aussi voir un air de sérénité répandu sur son visage, qui fait douter si ce n'est pas Diane elle-même. Le sallon retentit des hymnes que l'on chanta à la louange de cette Déesse; & cette auguste

cérémonie commencée par le respect, finit par la reconnoissance.

O Vertu trop rare, que vous me coutâtes cher! s'écria le tendre Alzidor; on voit bien que la terre n'est point votre séjour, vous occupez un lieu plus heureux. (*e*)

La coutume de votre Isle, comme vous le sçavez, est de nommer une des filles pour aller remercier la Déesse : comme la chasteté est bannie de l'Empire de l'Amour, ce n'est point elle, mais le sort qui décide du choix; c'est pourquoi le Grand Prêtre présentant une urne d'or, chacune des femmes courut y jetter son nom; Charisée me regardant tendrement, sembloit lire mon inquiétude dans mes yeux, & attendre mon ordre pour partir; mais son tour étant venu, elle ne put s'en défendre; elle y fut : le

(*e*) M. Marivaux a dit à peu près la même chose de la Vertu, sans doute d'après le texte de mon Auteur.

premier billet qui sortit fut celui de ma chere Charisée ; un frémissement sécret m'annonça mon malheur. Un Vieillard cynique s'avançant au milieu de l'Assemblée, s'offrit pour être son conducteur : tout en lui m'annonçoit un rival ; sa démarche aisée dans un homme chargé du poids des années, ses yeux qui brilloient encore du feu de la jeunesse. C'est un effet de l'instinct naturel des hommes de pressentir leurs disgraces ou leur bonheur. Me levant alors, je fis signe de la main & demandai à parler; j'expose publiquement qu'étant des Voyageurs appellés par des affaires en d'autres lieux, on ne pouvoit, sans manquer à l'hospitalité, engager Charisée à cet emploi; que d'ailleurs n'étant point Sujette de l'Isle, il semble qu'elle ne mérite point qu'on lui défére cet honneur ; enfin tout ce que l'amour & la raison purent offrir d'idées à mon

imagination fut employé pour détourner le coup qui me menaçoit ; la jalousie m'animant aussi, je vais jusqu'à dire qu'elle ne peut m'être arrachée ; que dans le cas où il faudroit absolument qu'elle partît, elle ne devoit être confiée à d'autre conducteur qu'à moi ; qu'ayant eu sa foi, nul autre ne devoit prétendre à l'escorter. Ces dernieres paroles étant prononcées avec chaleur, le Pontife loin de me répondre modérément, & ne trouvant sans doute point de raisons pour détruire les miennes, s'adresse à l'Assemblée, m'accuse devant elle comme un séditieux, un impie, un criminel de léze-Majesté divine, qui s'oppose à la volonté des Dieux & du Destin : puis voyant que la vérité seule ne peut me rendre coupable, il a recours à l'imposture ; loin que ses vétemens sacrés l'en empêchent, il semble même qu'ils servent de voile à sa fourberie.

Il dit qu'il avoit vû la Statue de la Déesse applaudir au sort par un signe de tête. Le peuple crédule & ignorant, toujours affecté par la derniere impression, semblable à l'airain dont le timbre laissant échapper dans les airs les premiers coups qui l'ont frappé, ne retentit que du dernier qui les touche, le peuple, dis-je, s'écrie alors contre moi, & applaudit à son Pontife. Etrange effet de l'aveuglement populaire! c'est ainsi que de tout tems, (*f*)...

. . . .

. . . .

Quand verrai-je ma Patrie, s'écria le Berger, affranchie des chaînes de la superstition, ne plus suivre que les leçons de la nature & de la raison?

C'est trop peu, continua-t'il,

(*f*) L'Auteur en cet endroit avoit fait une réflexion qui m'a paru trop forte pour nous être transmise.

pour ce peuple frénétique, que de me donner le tort, de me charger d'injures; il veut encore me faire violence, & m'arracher Charisée, que je tenois étroitement dans mes bras. C'est en vain que je m'y oppose : bientôt leurs forces triomphent de ma résistance, je la vois enlever d'entre mes mains; elle est même déja prête à partir, lorsque fendant la presse & me faisant jour à travers la foule, autant de personnes qui se trouvent à mon passage sont autant d'ennemis sur lesquels tombent mes coups : autant de choses qui se trouvent sous mes mains, sont autant d'armes que je me fais pour les abattre.

Le pavé fumoit du carnage,
Les morts ainsi que les blessés,
Offroient aux yeux l'horrible image
De corps l'un sur l'autre entassés.

Mais mon cœur bouillant de courage
Ne croit triompher qu'à demi,

S'il ne peut laver mon outrage
Dans le sang de mon ennemi.

Je frappe : la peine du crime,
Retombe enfin sur son Auteur ;
Dieux ! votre Sacrificateur
D'un Mortel devint la victime.

Philogénes immolant tout à mon amitié, suivit mon exemple : pour servir ma fureur, il s'étoit fait jour au milieu de la multitude ; d'un bras assuré il avoit déja porté mille coups, lorsque ses forces & sa valeur cédant au nombre, enveloppé par nos adversaires, il disparut à mes yeux.

Nos compagnons de voyage pleins d'un généreux courage, concouroient à l'envi à nous secourir. Un Parti de mécontens s'étoit joint à nous ; voyant que l'affaire étoit engagée de façon à ne plus être reconnus, ils servoient notre vengeance.

Cependant la mort du Ministre

ayant fait ceſſer tout à coup le tumulte & la ſédition, un Vieillard vénérable reſpecté de toute l'Aſſemblée, après s'être proſterné au pied de l'Autel pour conjurer les Dieux d'appaiſer l'orage, demanda à parler. Le Peuple qui l'honoroit & le reſpectoit, fit ſilence auſſi-tôt; & lui, ayant pris ma défenſe, ſoutint que le Prêtre trop prompt, avoit pris pour déſobéiſſance & arrogance ce qui n'étoit qu'excès d'amour & noble orgueil. Il dit encore que ce n'étoit pas la premiére fois que le peuple avoit été victime de l'emportement de ce Miniſtre; que s'il n'étoit pas mort & qu'il fût en état de ſe défendre contre lui, il leur rappelleroit toutes les fautes qu'il avoit commiſes; il ajouta qu'il croyoit que le droit des Gens & les loix de l'hoſpitalité ſeroient violées, s'ils aigriſſoient davantage la ſédition; qu'il valloit mieux exciter ma générosité, en me

me prenant par la douceur, que d'irriter ma colére en me maltraitant. Il alloit achever, & commençoit par son discours pathétique à confondre & humilier les révoltés qui s'étoient joints à nous, quand le peuple l'interrompit presqu'involontairement par le bruit tumultueux de ses applaudissemens.

Ensuite ce Vieillard m'adressant la parole me dit : Généreux Inconnu, nous sommes aussi contens de votre courage que de votre amour : mais voudriez-vous, emporté par une fougueuse colére, sacrifier à votre ressentiment nos loix, nos Prêtres, nos concitoyens & votre générosité même ? n'est-ce donc pas assez pour assouvir votre vengeance, que le sang dans lequel nâgent nos parens & nos amis ? Saisi d'effroi du meurtre que je venois de commettre, & craignant que ma main téméraire n'eût été reconnue, je voulus racheter ma vie par

ma docilité ; & m'étant prosterné devant lui, je lui dis en soupirant, que si Charisée ne suffisoit pas pour réparer mon emportement, je le priois de me prendre moi-même, que ma vie offerte aux pieds des Autels où j'avois sacrifié ces malheureux, vengeroit leurs mânes.

Il me fit relever ; puis m'ayant embrassé en signe de paix au nom de tout le peuple, il me fit sortir. Nous accompagnâmes Charisée jusqu'à la porte du Temple ; l'on m'enléve cette plus chere moitié de moi-même, mais on ne peut lui arracher sa tendresse pour moi : dans les bras de ses ravisseurs, elle m'adresse encore de tendres adieux ; au défaut de sa voix, ses yeux interprétes de son amour, par un regard tendre & languissant, m'expriment le regret qu'elle a de me quitter, & me jurent tout à la fois une éternelle fidélité.

Le lâche rival séxagénaire qui

s'étoit offert pour la conduire, rajeunit à son aspect; tout entousiasmé du prix de sa conquête, il ne s'étoit opposé à aucun de nos coups, afin de se reserver une si belle proye.

Je la vis aller, ou plûtôt on la traîna jusqu'au char; autant le cortége étoit magnifique & brillant, autant Charisée étoit triste & abattue; le Vieillard se plaça précipitament près d'elle, & la tenoit entre ses bras; Charisée ressembloit à un agneau qu'un aigle audacieux auroit enlevé de dessus l'Autel. Enfin les coursiers fougueux l'eurent bientôt dérobée à mon amour. Mes yeux fixés sur le char le suivoient dans la plaine; & ne l'abandonnérent que lorsque l'éloignement le fit disparoître à mes regards. Si mon corps, par une dure fatalité, fut obligé de rester dans ce lieu, mon cœur par une heureuse sympathie s'envola sur les traces de Charisée.

Le Vieillard qui m'avoit harangué, nommé Alcimédon, me voyant abattu & presque sans connoissance, voulut en vain me tirer de ma léthargie ; car, trop accablé de chagrins, mon ame succomba, & je tombai à ses pieds sans forces & sans mouvement ; mon visage pâlit & mes yeux se tournerent : il m'a dit depuis qu'il avoit mis tout en usage pour me rappeller à la vie, & que voyant encore palpiter mon cœur, il m'avoit fait porter chez lui, où effectivement je me réveillai.

Enfin je revis le jour ; & si la fortune avoit mis le comble à mes maux, elle me laissoit encore assez de forces pour les soutenir sans succomber. Quelle fut ma surprise, quand en ouvrant la paupiere & promenant mes regards mourans, je me vis transplanté dans un lieu magnifique, qui sembloit être plûtôt le séjour de la molesse, que

la retraite de la douleur !

Une troupe d'esclaves officieux, rangés autour de mon lit, partagérent leur zéle à me donner de la nourriture & à aller annoncer mon retour à la vie à leur Maître Alcimédon : on eut dit, à voir l'empressement avec lequel il vint, que l'humanité ranimoit sa vieillesse ; son empressement devança mon impatience, il me força à lui rendre compte de ma santé, avant que de m'apprendre s'il sçavoit des nouvelles de Charisée.

Aux inquiétudes de l'amour se joignirent bientôt celles de l'amitié ; Quoi ! m'écriai-je, Philogénes, ce généreux & constant ami, m'abandonne pour la premiére fois ! ah ! c'en est fait, sans doute qu'il a perdu la vie ; la mort cruelle a voulû ménager mes jours pour pleurer la perte des siens ! que ne m'a-t'elle plûtôt enlevé moi-même ! que me restoit-il à désirer

après tant de pertes, que la mort?

Alcimédon essuya mes larmes & calma mes douleurs, en m'apprenant que Philogénes respiroit encore. Je le pressai avec tant d'instances, qu'il fut contraint de m'avouer qu'il étoit dans les prisons.

Je n'essayerai point de vous rapporter tout ce que l'amitié, la reconnoissance & le désespoir m'inspirérent de regrets en ce moment, quelle frayeur j'avois à la vûe des périls où j'imaginois mon ami exposé, & du supplice dont il me sembloit être menacé.

Ce Vieillard continuant toujours son généreux office, calma une seconde fois mes emportemens; il me promit de s'intéresser pour la liberté de ce malheureux ami : il fit plus, il s'offrit de prévenir tous les Sénateurs en sa faveur & d'avoir leur parole à chacun en particulier avant la tenue du Senat. Continuant avec la même effusion de

cœur qu'il avoit commencé, il me laissa sous la garde & à la confiance d'un esclave fidéle qu'il avoit depuis fort long-tems. Les soins que ce zélé serviteur eut de moi, m'empêchérent de m'appercevoir de l'absence de son Maître : tant il est vrai que les cœurs des hommes les plus vils ne sont pas pour cela inaccessibles aux vertus.

Tandis qu'Alcimédon couroit pour gagner mes Juges, (car c'est ainsi que je dois nommer ceux de qui dépendoient la vie & le sort de mon fidéle ami) ses esclaves m'habilloient; ils me changérent d'habit; le mien étant encore tout teint du sang que j'avois versé, il n'étoit pas décent que je parusse dans l'Isle souillé du sang de ses habitans. Enfin me promenant avec impatience en attendant le retour d'Alcimédon, je le vis arriver; la sérénité qui paroissoit sur son visage m'annonçoit avant lui son heureux

ſuccès. Toutes les paſſions ſe peignent dans les yeux ; il court à moi, & m'embraſſe : Raſſurez-vous, me dit-il, généreux ami, le ſort de Philogénes n'a rien d'effrayant ; j'ai vû ſes Juges, ils m'ont tous promis en particulier de ne point inſiſter ſur ſon crime, ils m'ont aſſuré même de donner leurs voix pour ſa liberté.

Le don d'un Royaume, continua le noble Alzidor, ne flattant que l'ambition, m'auroit ſans doute moins ſatisfait que cette agréable nouvelle.

Un ſeul, me dit-il, parent du Grand Prêtre, ſemble s'obſtiner à la perte de Philogénes ; mais la pluralité des voix l'emportera ſans doute. Je lui demandai quand devoit s'aſſembler le Sénat ? il me répondit que ce ſeroit l'après-midi : je lui propoſai de m'y rendre pour plaider la cauſe de mon ami ; il applaudit à mon deſſein, & m'ayant

encore embrassé, il me mena dans l'appartement de Stérope sa femme & de Calaïs sa fille; elles me reçurent avec tous les honneurs possibles; & l'heure du repas étant venue, nous nous mîmes à table: elle étoit couverte des mêts les plus délicieux, & les vins les plus exquis couloient des flacons. Les pressantes sollicitations de mes hôtes me forcérent à prendre un peu de nourriture; on but à Jupiter, & cet acte de piété sembla nous ranimer; le culte des Dieux rend les ames tranquilles & contentes. Alcimédon voulut finir le repas par la musique; il nous dit qu'elle inspiroit la gayeté, qu'elle ravissoit les sens, & sçavoit charmer les chagrins & les douleurs mêmes les plus aiguës; c'est pourquoi il exigea de Calaïs qu'elle chantât. Elle le fit avec des graces infinies; son premier soin fut de chanter la gloire de l'Amour, d'exalter sa puis

ſance & ſes charmes; elle finit par nous inviter à ſuivre ſes étendarts. L'air touchant & paſſionné qu'elle chantoit auroit attendri un rocher; tout autre que moi en auroit été émû, mais tout à Chariſée, je ne pouvois appartenir à d'autres; mon cœur même, jaloux en ſécret de tant de charmes, ſe perſuadoit que la préſence de Chariſée les auroit effacés.

Calaïs peu ſatisfaite de la ſituation de mon ame, me verſoit elle-même à boire; elle avoit des attentions qui m'auroient paru flateuſes & d'heureux augure, ſi j'euſſe appartenu à moi-même. Enfin le repas fini, le vénérable Alcimédon s'appercevant que l'heure du Sénat approchoit, m'avertit qu'il falloit partir; nous y marchâmes, ou plûtôt nous y courûmes, l'amitié ranimoit nos forces & précipitoit nos pas.

Il me demanda en chemin ſi je

m'étois préparé : je lui dis que le zéle me donneroit de l'éloquence ; que d'ailleurs la vérité & la simplicité étoient les argumens de l'innocence.

Enfin après avoir traversé la Place entourée de quatre cent colomnes de marbre blanc de Paros, qui forment une double gallerie, nous parvinmes au Sénat. Ce lieu, séjour de la Justice, noble sans faste, & riche sans profusion, inspire toute la vénération & le respect qu'on doit à l'auguste Thémis.

Déja les Sénateurs étoient assemblés : Alcimédon qui l'étoit lui-même, me laissa au pied du Tribunal en dehors du Barreau, & monta prendre place avec eux. Le Président m'ayant permis de parler, je m'en acquittai en ces termes :

Ministres de Thémis, vous près de qui l'innocence trouve un azile assuré, je viens implorer votre clé-

mence & fléchir vos rigueurs; rendez-moi un malheureux qui n'a commis d'autre crime que de m'accompagner en ces lieux.

Je ne vous ferai point un détail de l'événement; votre piété vous ayant conduits ainſi que nous aux Autels, vous vîtes vous-mêmes comment votre Miniſtre nous outragea, comment il viola les devoirs de l'hoſpitalité : aſſuré de mon innocence, je ne cherche point à me juſtifier; je veux ſeulement prendre la défenſe d'un ami zélé, qui me voyant frappé & accablé du nombre, a plûtôt cherché à ſecourir ma foibleſſe qu'à ſervir ma vengeance. Alcimédon gardant un profond ſilence, écoutoit gravement mes diſcours, ranimant de tems à autre ma hardieſſe par un coup d'œil qu'il me jettoit furtivement. Cet ancien Sénateur dont il m'avoit parlé voyant que j'avois ébranlé mes Juges, & preſque ga-

gné ma cause, se leva & m'interrompit brusquement. Ainsi donc, s'écria-t'il, le Sénat verra sans indignation ses murs teints du sang de ses Sujets, entendra sans horreur les cris de ses concitoyens qui pleurent leurs femmes, leurs enfans, leurs parens, leurs amis, &c. & pourra regarder avec indifférence l'auteur de cette sédition, l'écoutera même avec une lâche complaisance, prendre la défense de son complice? Illustres Sénateurs, souffrirez-vous davantage les meurtriers du Ministre de vos Autels?

Ce Ministre des Dieux, issu d'une race ancienne qui s'est mille fois distinguée dans les combats pour la sureté de votre République; moi-même, dit-il, blanchi sous le harnois, au défaut de ma voix débile, regardés ce corps criblé de coups: voyez, continua-t'il en se découvrant, voyez cette poitrine toute cicatrisée; souffrirez-vous

que le reste d'un sang qui fut toujours versé pour l'intérêt de notre commune Patrie, le soit pour la cause de deux jeunes téméraires, qui ne respectent ni les Dieux, ni les Loix, ni l'humanité ? Non : c'est dans le sang qu'il faut laver l'offense, & c'est par la punition qu'il faut effacer le crime.

Ce discours prononcé avec chaleur par l'un des plus respectables du Sénat, avoit fait beaucoup d'impression ; & l'Arrêt de la mort me sembloit déja écrit sur le front de mes Juges, quand l'un des plus jeunes Sénateurs se leva, & s'inclinant respectueusement, dit que c'étoit une des loix les plus essentielles de la Justice, que l'on avoit même observée de tous les tems en ces lieux, de ne condamner personne sans l'entendre ; qu'en supposant que le coupable ne pût se laver de ses crimes, il resteroit toujours aux Juges la satisfaction de

n'avoit pas privé l'accusé du droit naturel de se défendre; que jusqu'à présent on n'avoit aucune preuve que ce fût lui qui eût égorgé le Grand-Prêtre, que personne même ne m'en avoit accusé.

Une remontrance si raisonnable fut approuvée de toute l'Assemblée; mon cœur applaudit en sécret à la fin de son discours, qui sembloit m'annoncer le mystére de mon attentat.

On envoya des Gardes chercher Philogénes; je le vis arriver bientôt après : à son air noble, à sa démarche fiére, on eut dit qu'il venoit en Maître pour juger, & non en coupable pour être puni. La fierté du héros brilloit sous l'état du captif; sa noble physionomie n'étoit point altérée; ses couleurs, plus belles que celles de l'aurore, en relevoient l'éclat; ses regards imprimoient le respect; de grands cheveux bouclés flottoient négli-

gemment ſur ſes épaules. Flatté, contre ſon attente, du plaiſir de me voir, s'échappant des mains de ſes Gardes, il court à moi, & ſes bras tout chargés de chaînes ne laiſſérent pas de m'embraſſer ; nous reſtâmes quelque tems ſerrés enſemble, ſans pouvoir nous parler : vainement voulions-nous articuler, la parole expiroit ſur nos lévres, le ſoupir ſeul en renaiſſoit ; les larmes coulérent bientôt après de mes yeux, & le Sénat ému à cette triſte & touchante entrevûe, parlant à Philogénes, lui expoſa les chefs d'accuſation préſentés contre lui.

Mon ami, loin de vouloir éviter la mort & juſtifier ſa conduite pour éluder le ſupplice, demanda ſi ſa perte ſeule étoit ſuffiſante pour la ſatisfaction du Sénat, & ſi l'on me laiſſeroit en liberté ſans attenter à mes jours ? On lui répondit que oui. Alors ſe jettant à genoux, il leva

ses yeux au Ciel, & dit d'une voix ferme: Grands Dieux, vous avez enfin comblés mes désirs; je puis en ce jour, par le sacrifice de ma vie, donner à Alzidor une preuve non suspecte de l'attachement que j'ai toujours eu pour lui.

Puissent les Dieux, protecteurs de la Justice, dit-il en s'adressant aux Sénateurs, répandre sur vous leurs faveurs en abondance, en récompense du service que vous me rendez!

A peine eut-il achevé ces mots, qu'il se leva précipitament, & dit, en promenant ses regards: où sont mes bourreaux? où est mon supplice? A ce trait de générosité je me jette à mon tour à genoux, j'implore la clémence de l'Assemblée, j'invoque tous les Dieux de l'Olympe, je demande avec même impatience que l'on lui fasse grace, & qu'on me punisse. Aigle de Jupiter, Ministre de la foudre,

m'écriai-je, en m'adreſſant au Préſident, détournez l'orage ſur moi, & laiſſez luire ſur ſa tête un ciel ſerein !

Philogénes ſe proſternant de nouveau, enchérit encore ſur mes plaintes; l'amitié & la généroſité lui arrachérent des expreſſions plus fortes encore que les miennes. Bientôt toute la Salle retentit des clameurs que nous pouſſions l'un & l'autre, pour demander la mort. Mon ami voyant les Juges dans une profonde admiration, va juſqu'à confirmer par ſon aveu le bruit répandu qu'il étoit l'auteur de la ſédition ; & l'amitié lui fit faire alors (pour obtenir le trépas) ce que jamais il n'eut fait pour ſe ſauver la vie, il s'abaiſſa juſqu'à ſupplier.

Après avoir recueilli les voix, on nous fit ſigne de nous lever, & l'on nous dit que le Sénat, en faveur de notre généroſité, nous pardonnoit nos crimes; il fut or-

donné que l'on détachât les fers de Philogénes, & qu'on le laissât en liberté : bien précieux qu'il dut à sa généreuse amitié! C'est ainsi que les Dieux manifestant leur illustre protection dans les momens les plus désespérés, couronnent avec justice les vertus qui forment les grands hommes.

Le Sénat ayant tourné toute sa vengeance sur les citoyens séditieux, se sépara après nous avoir renvoyez libres. Alcimédon nous emmena chez lui; il courut des premiers apprendre à sa femme Sthérope & à Calaïs sa fille l'heureux succès de notre démarche. Il étoit encore de bonne heure, & le tems du repas n'étant pas venu, notre hôte & ses femmes nous engagérent à la promenade; nous en profitâmes; je l'avouerai : si mes esprits n'étoient pas absolument disposés à la joye, à cause de l'absence de Charisée, du moins éprouvoient-

ils une eſpéce de contentement par le retour de Philogénes.

Nous vîmes l'étendue vaſte & la magnificence des jardins d'Alcimédon; nous portâmes d'abord nos premiers pas ſur la terraſſe qui borde la mer : elle eſt ſoutenue en dehors par des colomnes qui forment de ce côté cent portiques qui ſe réfléchiſſent dans les eaux; un baluſtre de marbre regne autour : c'eſt là que promenant ſon regard étonné ſur un canal immenſe, on voit avec admiration l'onde amére calme & tranquille, où l'Aquilon fougueux ne regne jamais; les flots argentés ſemblent obéir au Zéphire folâtre qui les friſe de ſon aîle légére.

Nous viſitâmes les parterres dont cette terraſſe eſt ornée : ils offroient aux yeux l'aſſemblage merveilleux des couleurs les plus éclatantes, & rempliſſoient l'air des parfums les plus agréables.

Aux côtés de ce parterre ſont

ſont deux ſuperbes caſcades, chefs-d'œuvres de l'art, ornement de la nature; l'une repréſente l'enlévement d'Amphitrite, & l'autre les bains de Diane. Là mille jets d'eau, artiſtement placés, s'élancent dans les airs, & ſemblent les remplir de leurs différens jeux; là des tapis liquides ſe déployent, s'étendent & deſcendent en roulant ſe perdre dans de vaſtes baſſins. Dieux! quelle expreſſion dans les figures! on eut dit que les Divinités mêmes les animoient; leurs draperies pliſſées avec art & taillées avec dextérité ſembloient n'attendre que le ſouffle du vent pour s'agiter.

Plus loin eſt un labirinthe, que ſes allées tortueuſes rendent impraticable. Nous y entrâmes & nous y vîmes des paliſſades & des boſquets charmans qui ſembloient annoncer que ce lieu étoit le ſéjour de l'Amour; auſſi ſa ſtatue étoit-elle placée au milieu. On y voit

ce Dieu plein de feu pour Psiché, la percer de son trait le plus sensible. La même expression paroissoit en ces figures ; mais leur attitude la rendoit plus intéressante. Psiché s'abandonnant aux transports du Dieu, succomboit au doux ravissement qui l'enyvroit.

La tête de cette Belle étoit penchée dans le sein de la Volupté, placée derriere elle. Plusieurs petites figures représentant les Graces, les Ris & les Jeux, étoient si bien & si naturellement faites, qu'elles sembloient voltiger autour de l'Amour & de son aimable amante. Tout en ce lieu montre le triomphe du Dieu de la tendresse, me dit Calaïs, qui m'avoit insensiblement écarté de la compagnie, profitant de la léthargie où la perte de Charisée m'avoit enfoncé, & tout aussi, continua-t'elle, y inspire la volupté : puis me regardant fixement d'un œil enflammé, elle

me dit : Voyez cette foule d'hommes & de Dieux qui portent ses fers ; considérez cet Hercule vainqueur des Héros, il devient l'esclave du plaisir, & les lauriers qu'il vient de cueillir dans les champs de la Gloire, se changent en myrthes dans ceux de l'Amour ; sa massue, instrument de sa valeur, changée en quenouille, le devient de sa mollesse.

Regardez encore, me dit-elle, à cet autre angle ; voyez-y le plus grand des Dieux devenir le plus foible, voyez-le déposer son foudre & cacher sa forme divine sous l'apparence d'un simple mortel ; voyez comment à la faveur des ténébres de la nuit, qui le couvre de ses voiles, il se livre au plaisir dans les bras d'Alcméne : que d'amour & de valeur annonce celui-ci ! Nul autre front que celui du Dieu de la Guerre, n'allia des sentimens si peu compatibles en apparen-

rence. Quelle autre auſſi, s'écria-t'elle, que la mere de l'Amour pourroit enflammer ce Dieu, & répondre également à ſa paſſion? Avec quelle volupté eſt-elle placée auprès de lui! que d'ardeur dans cette attitude! On diroit, à voir l'air voluptueux avec lequel elle embraſſe étroitement Mars, que des baiſers vont bientôt éclore de ſes lévres amoureuſes, & qu'elle veut encore par de nouveaux artifices irriter la flamme que ſa beauté a fait naître en lui; enfin, voyez cette troupe de Héros eſclaves attelés au char de notre Dieu.

Echauffée à la vûe de tant d'objets voluptueux, Calaïs finit par me dire que l'air même ſembloit en ce lieu ſouffler le plaiſir & exciter ſes déſirs : en effet, dit-elle, affectant de railler, n'eſt-il pas honteux pour nous d'être ici les ſeuls tranquilles, & d'être de marbre, quand les marbres mêmes ſemblent être animés?

animés ? J'en augure mal pour moi, dit-elle, en continuant sur ce ton railleur, qui n'en avoit que l'apparence ; il me manque sans doute les charmes de ces Beautés : mais enfin si vous étiez plus curieux, peut-être trouveriez-vous .... Ah! s'écria-t'elle, qu'est-ce qui m'a piqué ? puis découvrant sa gorge, elle feignoit d'y chercher la cause de la piquûre, & se tournant de mon côté, elle me demanda si cela suffiroit pour faire de moi un Hercule.

Je l'avouerai à ma honte, le premier mouvement fut donné à la nature, & la fidélité n'eut que le second. Je collai un baiser sur son sein : en effet nulle autre Beauté de la Gréce n'auroit surpassé Calaïs sans Charisée, & nulle autre gorge n'auroit égalée celle que le Sculpteur avoit faite à Vénus, sans la sienne. Me voyant prendre feu, elle voulut me punir de ma longue

réſiſtance ; & affectant de me combattre, elle ſe défendit des perſécutions qu'elle croyoit que je lui faiſois. On ſçait que les plus fortes réſiſtances des femmes ſont ſouvent les avant-coureurs, ou le ſignal de leur prochaine défaite : on ſçait auſſi que tirant leur gloire de leur foibleſſe, la défaite elle-même eſt pour elles un triomphe.

Calaïs ſe jetta malignement ſur le gazon, & ſa chûte découvrit à à mes yeux des objets qui les auroient dû flêchir ; mais plus touché de la gloire d'être fidéle, qu'excité par l'éguillon du plaiſir, j'aimai mieux conſerver mon cœur pur à Chariſée, que de le lui partager. Perfide avec Calaïs, loin de profiter de l'occaſion, je la relevai froidement & comme par reſpect, en baiſſant les yeux ; je ne voulus pas lui laiſſer la ſatisfaction de penſer que je m'étois apperçu de ſon ſtratagême, ni lui donner la honte que

j'euſſe vû avec indifférence les moyens qu'elle avoit mis en uſage.

La honte & la rage d'une femme qui fait les avances infructueuſement, ne peuvent ſe comparer qu'au mépris & à la haine qu'elle excite à celui à qui elle s'adreſſe : de là l'on peut conclure quels étoient nos ſentimens ſécrets l'un pour l'autre.

Calaïs indignée voulut s'échapper de moi, pour me laiſſer égarer dans le labirinthe ; mais voyant la malice qu'elle méditoit, je courus ſi vîte après elle, que je la rejoignis. Nous gagnâmes un taillis où nous trouvâmes notre Compagnie, qui s'amuſoit à voir des nids d'oiſeaux. Le vieux Alcimédon profita de cette occaſion, pour nous faire louer la grandeur de l'Auteur de la Nature dans les plus petites parties de ſes ouvrages ; il nous fit admirer ſurtout l'inſtinct dont la Toute-puiſ-

ſance avoit doués chaque animaux, les ſentimens dont ils étoient ſuſceptibles ; & joignant les exemples à la morale, il nous cita le Pélican, qui ſe ſaigne pour allaiter ſes petits, & qui rachéte leur vie par la perte de la ſienne.

Nous regagnâmes la maiſon ; & l'heure du ſoupé étant venue, on nous ſervit une table, où le zéle des Maîtres & l'adreſſe des Valets égaloit & enchériſſoit même ſur la pompe du repas de la veille.

La furie & la rage de Calaïs égaloient alors la tendreſſe & la paſſion qu'elle avoit eue pour moi : pénétré de reſpect & de reconnoiſſance pour Alcimédon, il étoit le ſeul à qui j'adreſſois mes ſoins ; il porta les ſiens juſqu'à ne me parler que du préſent & de choſes vagues, afin de me diſtraire de tout ſouvenir funeſte; il nous ſervit lui-même de ce qu'il y avoit de plus délicat, & nous verſant les vins les plus exquis de Chypre &

de Chio, il inspiroit la joye à tous les convives.

Le repas fini, il voulut que sa fille en fît la clôture, comme elle avoit fait la veille, en quoi elle lui obéit d'assez mauvaise grace, chantant des regrets qu'elle m'adressoit sécrétement, & que je recevois de même; mais Philogénes pour contribuer de sa part à la gayeté du festin, se fit apporter un luth, qu'il pinça en s'accompagnant lui-même. La force & les graces de sa voix furent autant admirées que l'harmonie de son instrument.

Faisant aussi par reconnoissance ce que je n'aurois pû faire par goût, je chantai; & voulant répondre aux reproches sécrets qu Calaïs m'avoit faits, je louai l'Amour & la reconnoissance, & exaltai ces vertus.

Il étoit tard, & nous avions besoin de repos : nous nous séparâmes, & fûmes chacun nous jetter dans les bras du sommeil.

Les ſonges, dit-on, ſont l'effet des objets qui nous ont occupés le jour, & non des préſages de ce qui doit nous arriver, comme le croit le ſuperſtitieux Vulgaire.

Après que Morphée eût ſous ſes pavots appeſanti mes paupiéres, tout occupé de la perte de Chariſée & de la fatale ignorance de mon origine, je rêvai qu'étant deſcendu au Tartare, ainſi qu'Ulyſſe, pour y apprendre du Deſtin ce qu'étoit devenue ma charmante Chariſée, & m'informer auſſi des auteurs de mon être, l'avare Nautonnier m'ayant paſſé, après avoir vû avec horreur l'onde noire & avoir entendu ſes mugiſſemens, je vis venir à moi pluſieurs Ombres accablées ſous le poids des chaînes, que l'on me dit être les victimes de l'Amour, parmi leſquelles je reconnus Chariſée. Je vis plus : ſon ſein me parut percé de mille traits qui étoient reſtés dans la playe. Ce ſonge ayant

mis le trouble dans mon ame, je m'éveillai.

Le matin Philogénes entra dans ma chambre, & je lui fis part de mon songe; mon cœur s'épancha dans son sein, je lui fis confidence de ce qui m'étoit arrivé avec Calaïs. Nous primes sur cela de nouvelles précautions : trop attaché à Alcimédon pour faire aucun éclat, nous résolûmes de prendre la fuite; il fut pourtant arrêté entre nous que Philogénes, sous prétexte d'avoir des affaires pressées, iroit à Agnopolis trouver Charisée, qu'il feroit tous ses efforts pour pénétrer jusqu'à elle.

Projet conçu par l'Amour, exécuté par l'amitié, il eut plus de succès que l'on ne devoit en attendre. Les amans & les joueurs trouvent assez souvent leur salut dans les ressources les plus désespérées; ils ont cela de conforme, qu'ils ne trouvent rien d'impossible ; ils ne

meſurent leurs forces qu'à la violence de leur paſſion.

Après que Philogénes eût pris congé de nos Hôtes, & tandis qu'il couroit pour ſervir mon amour, je fus en butte à toutes les perſécutions de Calaïs, & j'eſſuyai toutes ſes extravagances : jamais elle ne me montra tant d'amour & de haine.

A peine étoit-il ſorti de ma chambre, qu'une de ſes femmes me vint apporter une Lettre d'elle; cette eſclave me dit que ſa maîtreſſe s'étoit levée avant le jour pour l'écrire, & qu'elle depuis deux heures attendoit à ma porte le moment que je fuſſe ſeul pour me la remettre. Je la lus, elle étoit conçue en ces termes :

Au perfide Alzidor.

» Barbare, vous êtes le premier
» pour lequel j'ai ſacrifié mon hon-
« neur ;

» neur ; vous m'avez payée d'ingra-
» titude, ou plûtôt de mépris : re-
» pentez-vous en, il en eſt tems en-
» core ; & répondez par un amour
» ſincére à la flamme qui me dévo-
» re, ou attendez-vous à trouver
» une auſſi cruelle ennemie, que je
» ſuis malheureuſe amante. «

J'aurois été moins ſaiſi, ſi j'euſſe lû l'arrêt de ma mort dans le livre ſécret du Deſtin ; cependant ne voulant pas faire éclater mon mépris & mon indignation, je feignis un air tranquille & aſſuré ; je dis à l'eſclave que je ne ſçavois en quels termes répondre aux honneurs de Calaïs, que d'ailleurs étant abattu par un ſonge dont je venois d'être agité, je ne pouvois m'en acquitter dignement, que je la priois de vouloir bien me pardonner.

Cette femme ſans doute inſtruite des ſentimens de ſa maîtreſſe, ſe retira peu ſatisfaite, & fut lui rendre réponſe.

Calaïs dans les différentes occasions que j'eus de la voir, ne s'en tint pas pour vaincue ; elle voulut encore eſſayer de gagner par ſes diſcours ce qu'elle n'avoit pû obtenir par ſa Lettre. Renfermant ſa douleur & ſon dépit en elle-même, elle affectoit un air de ſérénité & de ſatisfaction en ma préſence ; elle amenoit avec eſprit la converſation ſur la matiére qui l'intéreſſoit : ce n'eſt pas tout encore ; à la converſation elle joignoit les démarches & les geſtes ; rien en un mot n'échappoit à ſon eſprit fertile, les expédiens les plus difficiles lui devenoient aiſés.

Un jour que me promenant au jardin, je cherchois à diſſiper mes inquiétudes par la lecture, reméde ſans doute le plus noble & le plus efficace, comme elle s'apperçut que mon application me conduiſoit inſenſiblement dans un boſquet, ſa lubricité la porta impatiemment ſur

un lit de gazon. La tête posée sur un monceau de fleurs, que la Nature sembloit avoir fait naître exprès pour décorer ses charmes, d'une douce voix elle accompagnoit le chant du Rossignol amoureux. Une si charmante mélodie me tira de ma léthargie; je la vis qui tournoit ses yeux de mon côté; ils étoient pleins de flammes, & sembloient, ainsi que sa bouche, être les plus fidéles interprétes de l'amour; on eut dit que ce Dieu & toute la Cour d'Amathonte avoit fixé son séjour autour d'elle. Sexe enchanteur! à quel point ne portez-vous pas l'art de séduire? Vous partagez avec les Dieux le pouvoir de vous métamorphoser! L'impression qu'elle fit alors sur moi m'ayant fait craindre quelque foiblesse de ma part, je feignis de ne m'en être pas apperçu; je détournai les yeux, & je repris ma lecture, faisant ce nouveau sacrifice à Charisée. Ou-

trée de mon application obſtinée ; elle employe de nouvelles ruſes, elle feint de dormir, de ſonger à moi, de me trouver ſenſible à ſa flamme, de ſe rendre même à mes ſollicitations ; tout en elle ſemble concourir à mon bonheur, ſon ſommeil ſuppoſé la diſpenſe de toute retenue : d'une main voluptueuſe elle met plus de déſordre dans ſes vêtemens que n'auroit fait le Zéphire, l'Aquilon même le plus fort ; les ſoupirs de l'amour ſuccédent à ceux du ſommeil, les noms les plus tendres qu'elle me prodigue les accompagnent. Reine de Paphos, vous n'en montrâtes pas davantage au jaloux Vulcain, & ſes filets ne découvrirent pas tant de charmes aux yeux des Immortels, que Calaïs m'en montra !

Alors elle feignit de s'éveiller, & dit en ſoupirant : doux plaiſirs, pourquoi n'êtes-vous qu'une ombre qui fuit auſſi vîte que le

tems? Ensuite affectant une espéce d'étonnement, elle s'écrie en me voyant dans un endroit où je m'étois arrêté au bruit qu'elle venoit de faire : n'ai-je point parlé en rêvant, me demanda-t'elle? & ne m'avez-vous point entendue? Puis empruntant les charmes de la pudeur, elle couvre ceux que sa lubricicité avoit offerts à mes yeux. Je lui répondis avec un air extrêmement froid, que j'avois toujours lû, & que ma lecture m'ayant captivé entiérement, je n'y avois pas fait attention.

Que j'envie le sort de vos livres, dit-elle langoureusement! Vous n'êtes point dans ce cas, repartis-je sur le champ, voulant flatter sa passion déréglée, afin de n'en pas essuyer une vengeance funeste.

Je sentois naître en mon cœur une haine, qui devoit ses progrès à ceux de sa lubricité.

J'ai toujours aimé lès nobles priviléges de la Nature, continua le Berger mais ſans ſortir des bornes de la bienſéance.

Quelqu'un étant arrivé à l'endroit où nous étions, interrompit notre converſation, & je fus aſſez heureux pour m'en tirer encore cette fois.

Nous approchions de la Fête de l'Amour, & c'eſt la coutume dans cette Iſle de célébrer ce tems ſolemnel, en faiſant faire l'éloge de ce Dieu par un jeune homme.

Alcimédon connoiſſant le goût que j'avois pour l'éloquence, & continuant toujours à me diſſiper, voulut me procurer l'occaſion d'entendre ce diſcours; il me mena à ce deſſein avec lui. Celui qui étoit nommé pour faire la harangue, étoit déja monté à la Tribune, & commençoit à peine, quand par une cruelle fatalité,

pressé d'un mal subit, il ne put achever; l'on fut contraint de l'emporter. La consternation étoit répandue sur tous les visages, & chacun avoit la douleur de perdre le discours & l'Orateur.

Je me levai, voyant que personne ne se présentoit, & m'offris à le remplacer. Un si noble zéle reçut un applaudissement général.

Je sçavois sur quoi devoit rouler le discours; & je le fis, sinon aussi-bien qu'il devoit être, du moins le mieux qu'il me fut possible. J'eus l'agrément cependant de me voir applaudir.

Après être descendu, on me donna la couronne de laurier qui ceint ma tête, pour prix de ma Harangue, & je reçus les suffrages en particulier de tous les Grands & des Sénateurs, qui me vinrent complimenter. J'y répondis avec modération: la modestie est le fard des talens.

Je fus plus ſenſible en ſortant de voir mon cher Philogénes groſſir le nombre de mes approbateurs. Tranſporté de joye de le retrouver, je me dérobai de la foule qui m'environnoit, pour me livrer entiérement à mon ami : tout en lui m'inſpiroit de la joye ; il revenoit en bonne ſanté, & portant des nouvelles de Chariſée.

Lorſque nous fûmes retirés le ſoir, après m'avoir raconté tout ce qui étoit arrivé à cette adorable fille, il mit le comble à mon allégreſſe, en m'apprenant qu'elle devoit ſe trouver aujourd'hui en ces lieux ; & nous étions convenus d'y venir enſemble, lorſque je trouvai une Lettre ſur ma table qui s'adreſſoit à moi.

C'étoit encore de Calaïs ; elle me marquoit ſans ménagement que je tinſſe ma porte ouverte à une heure du matin, & que je me diſpoſaſſe à la recevoir dans mes

bras cette même nuit, avec les égards & l'amour que je lui devois.

Je lus cette Lettre, & j'en frémis d'horreur; cependant l'ayant communiquée à mon ami, il fut résolu entre nous que nous changerions de lit, & qu'ainsi, profitant par ce moyen de la foiblesse de Calaïs, il se dédommageroit avec elle de ses fatigues.

Il devoit venir nous trouver de bonne heure aujourd'hui: pour moi m'arrachant des bras du sommeil pour courir dans ceux de Charisée, j'ai devancé le lever de l'aurore, & suis venu ce matin.

Charisée assignée par l'Amour, ou plûtôt pressée par sa tendresse pour moi, m'avoit devancé, & m'alloit rendre le plus heureux des hommes, quand l'ours que vous poursuiviez l'a fait disparoître, helas, pour jamais de mes yeux! Mais elle re-

gnera toujours dans mon cœur.

Vous ſçavez le reſte, dit Alzidor en finiſſant, & je termine la carriére que vous m'avez impoſée; trop heureux de pouvoir par le récit de mes infortunes ſatisfaire vos déſirs. On ſuſpend ſes malheurs à l'inſtant que l'on oblige.

Fin de la premiére Partie.

AMOURS D'ALZIDOR ET DE CHARISEE,

OUVRAGE TRADUIT DU GREC.

SECONDE PARTIE.

AMOURS D'ALZIDOR ET DE CHARISÉE,

OUVRAGE TRADUIT DU GREC.

SECONDE PARTIE.



AMSTERDAM.
Chez ZACHARIE CHATELIN.

M DCC LI.



AMOURS D'ALZIDOR ET DE CHARISÉE,

Ouvrage traduit du Grec.

SECONDE PARTIE.

La clarté du ſoleil s'évanouiſſant dans la nue, ne laiſſoit plus après lui qu'un coloris pâle qui doroit la voûte céleſte; déja précipitant ſa courſe, il faiſoit voler ſon char ſur la plaine liquide; déja la tendre roſée répan-

doit ſa douce fraîcheur de toutes parts; elle perloit la prairie de ſes larmes; les troupeaux juſqu'alors couchés, s'étendoient nonchalament & regagnoient leur bercail en bondiſſant. Ce n'eſt plus le Chantre des bois dont la douce mélodie célébre l'amour, c'eſt l'oiſeau de Minerve dont le cri lugubre effraye le voyageur, lorſque les chaſſeurs emmenerent Alzidor avec eux. Ils marchoient tous à travers les ténebres; ils frémiſſoient; lui ſeul n'étoit point ému: l'horreur de la nuit paroît, pour ainſi dire, plaire à la triſteſſe. Cependant l'un d'eux ſonnant de la trompette, faiſoit retentir au loin toute la plaine: enfin ils arriverent, & ayant porté leurs premiers ſoins à procurer du repos à Alzidor, chacun fut ſe délaſſer dans les bras du ſommeil. Mais ce tendre & conſtant berger toujours occupé de ſon amante, arroſoit ſon lit de ſes pleurs; la perte

de *Philogènes* ne lui arrachoit pas moins de ſoupirs. En effet, quel tréſor plus précieux qu'un véritable ami ! Amour ! Amitié ! qui de vous mérite la préférence ? Je vous ai tous deux éprouvés, mais mon cœur également ſoumis à votre empire, chériſſant vos liens, n'oſe qu'en tremblant décider de votre ſupériorité. Tous deux vous occupâtes celui d'Alzidor ! Cette nuit en proye à toutes les inquiétudes & bleſſé de mille traits, il ne goûtoit aucun repos ; ſa raiſon égarée ne pouvoit calmer ſon déſeſpoir : vingt fois il forme le deſſein de ſe donner la mort, & vingt fois celui de chercher Chariſée ; bientôt ce dernier l'emporte, le ſouvenir de cette belle arrête ſon bras téméraire.

Ayant devancé le jour, il ſortit de la maiſon, & il erra encore quelques heures dans la campagne, juſqu'à ce qu'enfin le ſoleil s'étant levé, ranimât la nature : alors chacun

s'arrache du ſommeil pour courir au travail. Alzidor après avoir demandé à pluſieurs perſonnes, apprit vers le milieu de la matinée qu'on avoit vû paſſer la veille une jeune fille toute éplorée, qu'elle s'étoit embarquée ſur un vaiſſeau Phœnicien qui retournoit à Tyr. Volant ſur ſes traces, il s'élance ſans héſiter ſur un autre vaiſſeau qui y alloit auſſi : les momens le preſſent, il compte impatiemment tous ceux qu'on employe aux préparatifs de l'équipage; tous ces retards importuns lui paroiſſent autant de ſiecles. Enfin l'inſtant du départ eſt arrivé, l'ordre eſt donné, le vaiſſeau part ; il fuit, il diſparoît, ſes voiles ſont abandonnées aux vents qui les enflent par leur ſouffle rapide ; le navire fend avec légéreté l'onde amere & ſemble applanir les flots ; le rivage paroît échapper aux yeux, on ne le voit déja plus, tout n'eſt que mer & ciel. *

* *Cœlum undique, & undique pontus.* Virg.

A la vûe d'une si heureuse navigation, on remercie les Dieux, on chante des hymnes en l'honneur de Neptune : prieres d'autant plus estimables, (si les Dieux en font quelque cas) qu'elles ne sont point conçûes par la crainte, mais par la seule reconnoissance!

Pour Alzidor, soit douleur ou raison, il ne prenoit aucune part à cette joye publique; retiré à l'écart, il ne laissoit échapper que des soupirs de sa bouche. O Amour! à qui je consacre mes premiers Ecrits, tes plaisirs seront-ils toujours accompagnés de douleurs? Tes soupirs ne seront-ils jamais les seuls signes de la volupté? Tendre jeunesse, jouissés de l'instant présent; l'éclatante rose se fane sous les doigts de celui qui la cueille, nos beaux jours disparoissent dans l'instant que nous en jouissons.

La Divinité protectrice des voyageurs avoit déja fait couler plusieurs

jours à ceux-ci, marqués par les délices pour eux, & filés par les ſoucis pour le malheureux Alzidor ; ſes yeux épuiſés de larmes furent appéſantis par le ſommeil ; un ſonge affreux s'empara de ſon eſprit. Fortune implacable ! l'empire du ſommeil ne peut-il nous mettre à l'abri de tes rigueurs ? Les ſonges ſont analogues à nos ſentimens ; ceux des amans ne leur rappellent que leurs amours. Alzidor en fit l'expérience. Il lui ſemble voir venir à lui un Vieillard vénérable ; des cheveux blancs comme la neige ornent ſa tête, une longue barbe deſcend ſur ſon eſtomach : Fidéle amant, lui dit ce Viellard, il eſt tems de finir tes malheurs ; Chariſée qui vient ſur mes traces ſuffit pour te rendre heureux. Il la lui préſente ; Alzidor la voit, Alzidor en eſt ravi : c'eſt par le Deſtin, continue-t'il, qu'elle t'eſt préſentée, ce ſont mes mains qui vont vous unir.

Près de-là paroît un superbe édifice ; c'étoit un temple, il leur en fit monter les dégrez : ils étoient jonchés des fleurs les plus odoriférantes ; les portes s'ouvrent, les yeux du berger sont éblouis à la vue de tant de beautés & de splendeur. Des colomnes de jaspe & de marbre soutiennent lestement cet édifice. Au fond de cette noble enceinte étoit élevé un autel orné des pierreries les plus éclatantes. Là le Prêtre les attendoit, l'encens fumoit, sa douce vapeur se répandoit de toutes parts : la victime étoit préparée : enfin le glaive fatal ouvrit ses flancs. On consulta ses entrailles fumantes : l'instant de la superstition est l'instant le plus précieux du peuple ; le silence regnoit alors dans tous les assistans, il fut troublé par la descente imprévue d'un sinistre corbeau, qui battant des aîles, fondit d'un vol rapide sur le cœur de la bête immolée, le lui arracha & disparut

auſſi-tôt. Dieux ! quel funeſte préſage ! que d'idées offre la ſuperſtition à ce peuple aveugle ! que de traits déchirent le cœur de ce tendre amant !

Alzidor fut éveillé par un bruit tumultueux qui ſe répandit dans l'équipage : on vient le tirer avec ſecouſſes : hé, quoi ! lui crie le Capitaine, ſeras-tu donc le ſeul livré à l'oiſiveté ? Tu dors, lâche, tu dors, quand tous combattent pour leurs jours, quand tous volent à la gloire ! Le jeune héros animé par ce diſcours, ſe léve précipitamment, court aux armes, & ne fait ainſi qu'un ſault des portes du ſommeil aux drapeaux de Bellonne. Il monte ſur le tillac, & voyant que le combat étoit engagé contre des Pirates Phœniciens qui venoient d'attaquer ſes compagnons, il ſe mêle parmi les combattans, frappe à coups redoublés, & repouſſe avec vigueur ceux qu'on lui porte ;

mais sentant insensiblement que les forces des Pirates l'emportent, que les siens plient, il perce les derniers rangs & s'avance aux prémiers; courant çà & là, il n'est qu'un & remplit tous les lieux; il crie, il presse, il sollicite; lui-même donne l'exemple. A cette noble ardeur, le courage renaît dans les cœurs; l'envie qui anime tous les hommes, fait rougir ceux-là de voir parmi eux le plus jeune se montrer le plus brave; ils se resserent, & semblent être tous liés par la valeur. A l'exemple de leur Commandant, les momens ne suffisent pas à leur intrépidité; leurs mains courageuses en même instant lancent mille flêches, & mille fois la mort vole avec elles. Tels que dans les plaines de Cérès des bataillons serrés d'épis couvrent la face des guérets, telles paroissent les brillantes armes sur le tillac; l'air est rempli de traits qui obscurcissent

le ciel, la mer eſt couverte de morts, ſes flots ſont groſſis par des ruiſſeaux de ſang.

On vit au loin une Iſle flottante s'élevant au-deſſus des eaux porter Neptune : à la vûe de tant de carnage, ſes cheveux limoneux ſe hériſſent, ſes yeux s'égarent, & ſon viſage pâlit ; autour de lui des Nymphes tremblantes, de pâles Nayades & toute ſa Cour rangée s'écrie : Digne frere de Jupiter, fidéle compagnon d'Apollon, vangez-vous, vangez-nous. A ces mots, le Dieu frappant de ſon trident, fit retentir toute la plaine liquide : alors la victoire, qui juſques-là incertaine avoit volée d'un bord à l'autre, ſe fixe enfin ſur celui-ci.

Après le maſſacre d'un grand nombre d'ennemis, ceux qui reſtoient demandérent bien-tôt quartier ; les uns tranſportés de rage d'être vaincus s'élancent dans la mer, les autres humiliés de leur

défaite viennent se livrer aux mains des vainqueurs. On passe sur leur bord, on les charge de chaînes, on les dépouille de leur butin, on affranchit leurs esclaves. Fortune ! voilà de tes jeux ! Ces tyrans de la liberté gémissent à présent sous le poids de leurs fers, & ceux qu'ils captivoient auparavant sont libres.

La générosité est la vertu qui fait les grandes ames : presque tous les Tyriens empressés à suivre l'ordre du Capitaine, s'occupérent à rompre les chaînes des Esclaves des Pirates ; les valets seuls donnérent la préférence au butin. Pour Alzidor, ses forces & sa promptitude lui parurent mal servir son empressement. Ces infortunés pleins d'allégresse criérent à plusieurs reprises : vivent les Tyriens ; & passérent avec empressement sur le vaisseau Phœnicien.

Les vertus & les graces sont par-

tagées entr'eux ; les hommes charment les cœurs par leur reconnoiſſance, les femmes éblouiſſent les yeux par leurs attraits. On leur trouvoit à chacunes tant de graces, qu'on ne ſçavoit à laquelle décerner les honneurs de la beauté. Une d'entre elles les méritoit avec ſupériorité, elle les reçut de même. On accouroit de toutes parts dans le vaiſſeau pour la contempler.

Le Capitaine qui avoit pris Alzidor en affection, depuis les exploits qu'il lui avoit vû faire, le fit appeller pour la voir ; le berger ſe ſentant ému y fut, cependant bien réſolu de ne pas lui accorder le prix ſur Chariſée même. Il approche, comme tout le monde opinoit en ſa faveur ; cet hommage lui étoit dû : lui refuſer ſon ſuffrage, c'eut été refuſer la pomme d'or à Venus. Ciel ! quelle fut ſa joye, quelle fut ſa ſurpriſe, quand il vit que l'objet de l'admiration de

tout le monde étoit celui de son amour! C'étoit Charisée elle-même. Momens fortunés! tendres empressemens! je ne puis rendre que foiblement vos douceurs; le plaisir est indéfinissable, il faut le sentir pour le connoître.

Il vole vers cette belle, colle sa bouche contre la sienne: elle s'évanouit, elle n'est plus; on la porte dans la chambre du Capitaine, on la pose sur son lit, on lui fait respirer des odeurs, on la rappelle à la vie. Elle ouvre les yeux, elle existe: Fortune! quelles sont tes faveurs! en me rendant le jour tu m'offre mon amant, il est ma vie, il est mon bonheur, dit-elle en le regardant tendrement. A ces mots les voyageurs contens de la voir rendue à la lumiere, se retirerent pour lui procurer plus d'air, & la laisserent seule avec son fidéle Alzidor; l'amour leur procura cette retraite, l'amour reçut le prix de

ce bienfait. Alzidor s'appercevant du désordre dans lequel on avoit été obligé de la mettre pour la secourir, le puissant, mais malin Amour, lui suggéra de le rétablir, & ne fit que l'engager à le mieux augmenter.

Nous sommes criminels, lui dit-il avec un souris amoureux; Charisée, l'Amour s'en offensera, nous lui devons un sacrifice. Au charme de la plaisanterie succéde l'attrait de la volupté; elle brille dans ses yeux, elle éteint ceux de son amante; l'amour fait regner le silence, le plaisir l'interrompt; ce ne sont que soupirs confus, que baisers voluptueux, que tendres embrassemens; Dieux! que de précieux momens! Ils sont existans, ils n'éxistent plus: ils existent pour jouir, ils jouissent trop pour exister! . . . . . . Fatal contretems! on étoit en peine de nos jeunes bergers: le soin qu'on prend de la vie de Charisée l'empêche d'en joüir; on entra pour

sçavoir de ses nouvelles, dans l'instant fâcheux où elle ne pouvoit encore en donner. Tendres amans, pourquoi vous dérober à l'amour? S'il est naturel de s'aimer, ne devroit-il pas l'être de s'en donner des preuves? Mais, que dis-je! ce n'est point un sentiment de honte, c'est une raison de philosophie qui le porte à faire consister la vivacité de ses plaisirs dans l'ombre du sécret. Ils vinrent rejoindre la compagnie, qui les reçut avec les égards que méritoit les vertus du berger, & les graces de son amante; car les hommes accordent communément les mêmes honneurs aux beautés du corps, & aux qualités du cœur.

Plusieurs jours se passerent dans une parfaite tranquillité; la joye étoit l'ame de leur société, la sérénité des visages annonçoit la sécurité des cœurs; on ne parloit que des plaisirs qu'on avoit eu, ainsi que de

ceux qu'on ſe promettoit d'avoir, & ſemblant déjà tracer un chemin à la fortune, on comptoit ſur ſes faveurs, ſans réflêchir ſur ſes caprices. Les plaiſirs étoient partagés, l'Amour & Bacchus les formoient tour à tour. Dieux des plaiſirs, ils nous rendent heureux : l'un charme le cœur, l'autre ravit les eſprits. Une ſi heureuſe navigation, une ſi noble conquête anima leur reconnoiſſance ; ils la firent briller avec éclat. Ils devoient toutes ces faveurs à Neptune : ce fut à Neptune qu'ils en adreſſerent leurs remerciemens ; ils s'empreſſerent de célébrer une fête en ſon honneur. Dieux ! que de magnificences à décrire ! Elles ſont au-deſſous de votre grandeur, mais au-deſſus de mes forces. Un vent protecteur les ayant conduits près d'une petite Iſle charmante qui s'éléve au milieu des eaux, & ſemble commander à toute la plaine liquide,

de, ils résolurent d'y descendre pour se préparer à la fête ; l'Occasion, cette favorable Divinité, semble les protéger ; on diroit qu'elle veut avoir part à leur pieux sacrifice. L'Isle qu'ils découvrent dispute de beauté avec Paphos même ; un printems éternel y regne, & conserve à jamais ses trésors les plus beaux : là des bocages toujours verds semblent être des Palais aëriens, que l'harmonieuse Philoméle fait sans cesse retentir de ses doux concerts ; un peuple aîlé, par mille ramages s'efforce à l'envi de l'imiter ; ici de nombreux troupeaux répandus dans de vastes prairies, foulent aux pieds les fleurs les plus éclatantes ; l'air est embaumé des douces odeurs qui sortent de leurs calices.

Tandis que les voyageurs étonnés admiroient la beauté de ces lieux, les matelots empressés vinrent les avertir que la fête étoit

préparée. Ils coururent au vaiſſeau, dont les voiles étoient de pourpre, les cordages tiſſus de ſoye, variés de pluſieurs couleurs; le mât étoit doré; les rameurs vêtus en Tritons fendoient les ondes argentines, avec des avirons entourés de rameaux verts; le tillac étoit couvert d'un tapis de verdure, ſur lequel on voyoit des deſſeins de fleurs arrangées par compartimens. On y avoit dreſſé un autel à Neptune, où l'on vit bien-tôt conduire un ſuperbe taureau blanc; ſes cornes étoient dorées, ſon corps étoit couvert de guirlandes de fleurs. Après qu'il fût immolé, on retourna dans l'Iſle, où l'on dreſſa des tables ſous une allée de myrthes; pluſieurs voyageurs habillés en Faunes ſe répandent dans le bois, & le font retentir du ſon flatteur de leurs flûtes; les tables étoient ſervies des gibiers les plus rares, & des fruits les plus exquis;

les vins les plus délicieux couloient en abondance & répandoient la joye avec eux. Alzidor se trouva placé à côté de sa belle amante, & lui addressa mille fois de tendres paroles qu'il devoit moins à Bacchus qu'à l'Amour ; ils furent invités à chanter, & le firent tous deux avec des graces inexprimables en s'accompagnant au son de leurs luths.

La diversité est le sel des plaisirs, quand ils se succédent les uns aux autres ; ceux qu'ils font naître sont les plus vifs. Après qu'on eût donné une partie du jour à ceux de la table, on se crut obligé de sacrifier le reste à ceux de la volupté. Près de-là sont de sombres bosquets, lieux favorables aux amans, qu'ils semblent y inviter. Amour! tu fus bien-tôt le sujet de la conversation! pere de la nature, tu l'échauffes sans cesse de tes feux! Ces voyageurs se disper-

ſerent inſenſiblement dans les différentes allées ; chaque amant s'égare avec plaiſir, il quitte la compagnie ſans regret, il lui ſuffit de t'avoir pour guide, il lui ſuffit d'avoir ſon amante pour compagne.

Alzidor eſt un de ceux-là ; il en eſt même le plus heureux, il poſſéde Chariſée, la plus parfaite des maîtreſſes. Un monceau de feuilles de myrthes ſemble s'offrir de lui-même à ces amans, & leur paroît un théâtre deſtiné aux plaiſirs. Le fortuné berger s'y aſſied près de ſa maîtreſſe ; il la regarde tendrement, il lui parle de même, tout en lui n'eſt que volupté ; le ſentiment de l'amour s'exprime tout à la fois dans ſes yeux & par ſa bouche.

Chariſée n'eſt pas moins tendre, mais elle a plus de retenue ; l'amour commande dans ſon cœur, mais la pudeur regne ſur ſon front. Ce tendre amant eſſaye de la vain-

cre ; à son discours il joint des caresses, il employe pour la persuader tout l'art dont l'amour le plus ingénieux est capable ; elle le regarde languissamment & soupire : Oh ! belle Charisée, lui dit-il vivement, ce soupir est-il formé par l'amour, ou excité par la pudeur ? & sans attendre sa réponse, il la prévient méme, & l'empêche par un baiser qu'il applique avec chaleur sur ses lévres vermeilles. A celui-ci en succédent une infinité d'autres plus voluptueux encore : Charisée combat l'amour, mais c'est contre un amant, un amant aimable, un amant aimé : quelle fermeté peut résister ! En effet la sienne succombe, ses yeux s'éteignent, son ame s'envole, des soupirs confus, simptômes d'une douce mort, sont les seuls signes qui lui restent de la vie.

Dieu d'amour ! dévoilerai-je tes mystéres ? Que fit l'aimable Cha-

riſée ? tu en fus le témoin ; elle te rendit hommage en ſuccombant. Tendre berger, elle s'abandonne à tes careſſes, elle t'en prodigue elle-même ! Que de mots entrecoupés ! que de ſoupirs voluptueux ! que de tendres baiſers ! ... O crainte ! ô déſeſpoir ! quel bruit effroyable ! Ils entendent à l'entour d'eux un bruit horrible de chaînes ; ils ſe ſauvent par une iſſue ſécréte. Mais peut-on fuir les coups de la Fortune & l'ordre du Deſtin ? Au même inſtant ils virent une troupe de Corſaires & furent leurs eſclaves. Aux doux liens de leur tendreſſe ſe joint un joug qui la fait gémir : cruel joug, dont la peſanteur n'eſt rachetée par aucuns plaiſirs ! La tête baiſſée, le viſage conſterné, les bras chargés de chaînes, ſous la conduite de ces Barbares, ils marchent ſur des rochers eſcarpés à travers des ſentiers périlleux couverts de ronces & d'épines aiguës.

Telle qu'on voit une belle géniſſe ornée de fleurs allant au ſacrifice, ſuivre avec peine celui qui tient ſon lien, & dont on hâte la courſe à coups d'éguillons, telle Chariſée ſe laiſſe traîner par ſes bourreaux. Alzidor étoit une double victime, qui n'arrachoit pas moins de ſoupirs à ſon cœur amoureux. Ils pleuroient l'un pour l'autre ſur leur triſte ſort; Alzidor ne connoît de peines que celles de ſon amante, Chariſée ne craint de perils que pour ſon amant.

Ils s'apperçurent que quelques-uns des voyageurs étoient encore compagnons de leur infortune; & cette conformité de malheurs parut alléger leurs peines. Trop foible humanité! pourquoi l'infortune des autres eſt-elle un ſoulagement aux malheureux? Après avoir marché long tems, ils arriverent enfin à la maiſon de Thaluſſidée Capitaine des Pirates & leur Maître. Pour

comble de douleur, les ayant tous destinés à differens emplois abjects, on les separa; Alzidor eut le chagrin de se voir privé de la vûe de sa belle amante; il ne pouvoit la consoler de ses peines, ni lui faire un sacrifice des siennes: ses plaisirs s'enfuirent avec elle. O comble de douleurs! O cruelle disgrace! Une triste captivité, une vile servitude est son seul partage! Ames généreuses, héros dont la valeur surmonte avec hardiesse, & succombe avec fermeté; esprits forts, Philosophes, dont la tranquillité méprise les faveurs de la Fortune & ne s'émeut point de ses disgraces, l'esclavage suffiroit pour vous abattre! Les vrais amans connoissent cependant de plus grandes peines: c'est de perdre ce qu'ils aiment. C'étoit le seul coup qu'Alzidor pouvoit attendre de la Fortune; ce fut aussi celui qu'elle ne tarda pas à lui porter; car la beauté de Charisée ayant excité la pas-
sion

sion *d'Apénestor* l'associé de *Thalussidée*, celui-ci qui s'en apperçut se hâta de la vendre à Amazis Roi d'Egypte, qui la reçut au nombre de ses femmes. Quoique la communication fût totalement impraticable entre le Berger & sa maîtresse, il eut cependant de sécrets & funestes pressentimens de son départ. Que ne pénétre point un cœur amoureux? Ingénieux à se faire de la peine, il vole au devant de son malheur; l'infortune de l'objet de son amour est un mal qu'il sçait avant lui & qu'il ressent avant lui.

Cette trahison ne se fit pas sans occasionner quelques differends entre ces deux associés, mais la rançon de cette belle fille appaisa toutes discussions. L'avarice, ainsi que l'orgueil, conduisent tous les hommes, & font tour à tour leur douleur & leur joye. Apénestor plus sensible à l'intérêt qu'à l'amour, fit bientôt taire l'un en faveur de l'autre. Amour!

ne t'en offenſes pas : c'eſt un Pirate qui te néglige ; un Pirate eſt indigne de tes faveurs. Intérêt! tu triomphes: mais ce n'eſt qu'à un Pirate que tu dois ta gloire ; elle eſt peu ſoutenue.

Thaluſſidée ſe diſpoſant à une prochaine campagne, donna ordre à Alzidor de l'y accompagner : le jour marqué pour leur départ arriva ; ils partirent, & parcoururent l'Egypte; pays ſi connu par les ſuperbes monumens qui en font la magnificence, & ſi recommandable par les douces mœurs qui en font la félicité. Je paſſe avec rapidité ſur les événemens de leur voyage, ils n'ont rien que de fort étranger à l'Amour que j'encenſe, & ne ſont remplis que des avantures d'un Pirate avide de gain.

Ce fut dans leur derniere courſe & dans leur voyage à Memphis, qu'ils admirerent la ſuperbe Ville de Thébes, connue par ſes beautés admirables, & plus encore par la belle

peinture que nous en a faite le Prince des Poëtes Grecs.

Nouvel Apollon, esprit divin! prêtes-moi ta lyre; nulle autre qu'elle ne peut nous dépeindre toutes les rares merveilles de cette Capitale de la Terre, ses cent portes d'airain, aussi vastes que magnifiques, ses temples, ses palais, dont les colomnes étoient innombrables.

Là la peinture disputoit d'excellence avec l'architecture, & toutes deux poussées à la derniere perfection étoient des éloges muets de ces habiles peuples.

On remarquoit encore avec admiration une statue de Memnon Roi d'Abidos, fils de Thiton & de l'Aurore, qui rendoit des sons harmonieux à la naissance du jour, sans doute en reconnoissance de la double vie qu'il tenoit de sa mere; car on dit qu'Achille ayant tué Memnon pour avoir donné du secours à Priam, Apollon à la priere de l'Au-

tore le métamorphoſa en oiſeau.

Le Berger monté ſur une de ces ſuperbes pyramides, dont la tête orgueilleuſe ſemble ſe perdre dans les nues, promenoit ſes regards avides de merveilles en merveilles. Il ne fut cependant pas peu ſurpris à la vûe du labyrinthe bâti à l'extrémité méridionale du Lac Mœris. Ce n'étoit pas tant un ſeul palais, que. .

. . . .

. . . .

En vain eſſayerai-je de dépeindre les merveilles qu'ils admirerent auſſi dans Héliopolis, ville conſacrée au Soleil; encore moins dans ſon fameux temple : il eſt des beautés au-deſſus de l'expreſſion, que l'œil admire avec étonnement & que la plume ne peut rendre.

Mais une choſe remarquable, c'eſt le Phœnix : cet oiſeau unique dans ſon eſpéce, naît dans l'Arabie & vit cinq à ſix cens ans; il eſt de la grandeur d'un aigle; il a la tête or-

née d'un panache, les plumes du corps dorées & celles des aîles pourprées, la queue blanche mêlée de plumes incarnates, les yeux étincelans comme des aſtres. Lorſqu'accablé d'années, ce bel oiſeau ſent approcher ſa fin, il ſe forme un nid de bois & de gomme aromatique, après quoi il meurt. Grands de la Terre ! un ſimple oiſeau ſe conſtruit lui-même une ſépulture plus belle que celle que vous achetés à ſi grand prix, & jouit plus ſûrement que vous de l'immortalité dont vous êtes ſi jaloux, & qui vous eſt ſi ſouvent funeſte !

De ſes os & de ſa moëlle, il ſe forme un ver, dont naît un autre Phœnix. Son premier ſoin eſt de rendre à ſon pere les honneurs de la ſépulture ; un ſi beau motif l'engage à compoſer une eſpéce de boule de quantité de parfums, où il fait un trou, & y dépoſe ce corps précieux dont il tient l'être ; enſuite il le char-

ge sur ses épaules, & paré d'un si beau trophée, il va le brûler sur l'autel de ce même temple d'Héliopolis.

Il y avoit déja quelque tems que ces voyageurs se reposoient, lorsqu'un Seigneur ayant donné une forte rançon au Maître d'Alzidor, acheta de lui cet illustre esclave.

Panorus étoit le nom de ce Seigneur, homme doux, mais un peu jaloux: ce titre ne l'avilit point, il fait briller au contraire en lui la fidélité. Ce Panorus ayant appris du Capitaine des Pirates qu'Alzidor entendoit bien l'agriculture, l'employa au jardin: il y servit d'abord comme subordonné aux autres; mais ses talens le mirent bientôt en état d'occuper la premiere place de jardinier: état quoique malheureux, le plus doux qu'il pût espérer. Fortune capricieuse! peut-on braver tes coups? Aussi impitoyable en tes cruautés, qu'aveugle en tes faveurs, souvent tu opprimes l'homme de

bien & éléves le vicieux. A la privation des biens tu joignis l'abaiſſement d'un état humiliant. Tant de maux devoient-ils donc être le prix de tant de vertus! Le nouveau grade d'Alzidor ayant un peu allégé ſa captivité, il redouble de zéle & d'attention pour mériter & obtenir les faveurs de ſon Maître. Les jours ne ſuffiſent pas à ſon travail aſſidu, & la Nature ne ſert pas aſſés promptement le noble empreſſement qu'il a de faire part de ſes dons à ce Seigneur.

L'idée de ſa belle amante dévorant toujours le cœur de ce Berger, il alloit ſouvent ſe promener dans les lieux les plus ſécrets d'un boſquet: là la Nymphe Echo, encore affligée de la perte du beau Narciſſe, accompagnoit les tendres ſoupirs de ce malheureux amant. Ce fut dans ce taillis épais qu'il arroſoit de ſes larmes, qu'il apperçût ces mots tracés ſur des arbres: *Cher Alzidor*,

t'ai-je dont perdu pour toujours ?

Ces caractéres grecs faits en Egypte frapperent Alzidor d'étonnement ; d'abord il treſſaillit de joye en ſe perſuadant que la main qui les avoit tracés n'étoit pas éloignée de ces lieux ; il ne ſoupçonnoit que Chariſée ou ſon ami Philogéne : ſon cœur le déſiroit ardemment ; car l'amour & l'amitié regnent ſouvent de concert enſemble ſur les grandes ames : le ſentiment annonce toujours leur noble union.

Enfin l'eſprit nourri d'eſpérance, troublé de jalouſie, il ſouhaitoit & craignoit en même tems de retrouver ſon amante au pouvoir de ſon Maître.

Un jour qu'aſſis près d'un ruiſſeau, ſes ſoupirs accompagnoient le murmure de l'onde, il vit arriver une fille couverte d'un voile : elle lui jetta une Lettre, l'invita à la ſuivre des yeux, & le preſſa de ſe rendre à l'entrée de la nuit au lieu où il la ver-

roit entrer. Cette Lettre étoit conçue en ces termes:

Au trop tendre Alzidor.

» Cher amant, aux caractéres que
» tu as vûs sur les arbres, tu dois me
» reconnoître; l'Amour les a dictés,
» la Constance les a gravés; tu dois
» aussi concevoir la peine que j'ai
» ressentie de ton absence; ta ren-
» contre semble annoncer le terme
» de mes chagrins. Amant chéri,
» Dieu de mon cœur! ce n'est pas
» assez: viens encore faire ma féli-
» cité. Ce soir, celle qui a traversé
» les mers, qui a bravé les horreurs
» de la mort pour toi, te pourra
» combler de plaisirs. Viens, ami!
» cours auprès d'un cœur qui vole
» au-devant de toi.

Le stile de cette Lettre lui confirma que c'étoit de Charisée: on espére aisément ce que l'on désire.

Transporté, tout hors de lui mê-

me, il treſſaille de joye; & courant vers le lieu qu'on lui avoit aſſigné, l'excès de ſa paſſion s'exprime par les doux accords dont il fait retentir les environs des lieux qu'occupe l'objet de ſon adoration. Dieu d'amour! tu t'exprimes par ſon organe!

Après avoir donné les premiers momens à ſa joye, il fut ſaiſi d'ennui; il lui ſembla que le ſoleil prolongeoit ſon cours; il eut voulu que la nuit hâtât ſa courſe pour le favoriſer, comme elle fit pour Jupiter amoureux de la belle Alcméne. Elle arriva cependant, cette nuit tant déſirée, & la chaſte Diane faiſant briller ſur la nue ſa face argentine, fut elle-même complice de ce rendez-vous. Sœur d'Apollon! vous éclairâtes leurs plaiſirs!

L'heure indiquée par l'eſclave étant arrivée, il s'approche du lieu où il l'avoit vû entrer & parvient à un eſcalier ſécret: l'impatience de cet amant fut ſecondée, l'eſcla-

ve l'attendoit, elle le conduisit. Inutile précaution ! le flambeau de lA'-mour l'éclairoit : votre vie, lui dit-elle, sera garante du sécret, que le silence le soit de votre amour ; craignés tout de la jalousie de Panorus, esperés tout de nos soins, rien ne peut vous déceler auprès de lui ; mais si vous parlés, vous êtes mort.

La Fortune & l'Amour avoient mis pour cette fois le comble à leurs faveurs ; en un même instant il arrive, il est près de l'objet désiré, son esprit jouit par anticipation des plaisirs qu'il en attend. La volupté semble avoir disposé ce lieu : tout est son ouvrage, elle est par tout. Fervente Prêtresse de l'Amour vous étiés étendue sur un lit jonché de fleurs, qui répandoient la plus douce ambrosie ; Alzidor, le cœur palpitant, l'ame transportée, cherche son amante à travers l'obscurité ; elle est poussée du même désir, elle

le rencontre avec même joie : de ſi heureuſes réunions hâtent les momens, la même extâſe les tranſporte, la même ame les anime. Ces tendres propos, langage des amans, ſont captivés dans leurs bouches ; mais de doux ſoupirs, expreſſions de l'amour, ſortent de leurs levres vermeilles ; ils ſe confondent, ils percent dans les airs ; avec eux leur ame s'envole au ſéjour des Dieux dont ils partagent les délices inexprimables ; un ſi doux raviſſement les rend leurs rivaux.

Mais quelle ſurpriſe pour ce malheureux amant ! ce n'eſt point Chariſée : Amour ! l'Occaſion, cette Divinité changeante, en eſt ſeule coupable ! en ce moment cette fille étoit digne de l'être : ô douceur ineffable, dit-elle dans ſon doux raviſſement, ô conſtante Calaïs ! tu poſſédes ton cher Alzidor !

A ce nom, le plaiſir qui couloit dans les veines de ce fidéle Ber-

ger, s'y glace ; il s'éloigne tout transporté de colére ; une foible clarté semble pénétrer à travers ces lieux sombres pour découvrir ces mystéres d'horreurs ; il fixe cette fille ! mais ! Ciel, que vit-il ? c'étoit en effet l'effrénée Calaïs. Qu'avez-vous donc ? lui dit-elle vivement, quel subit changement vous dérobe à mes caresses ? Malheureuse, lui reproche-t'il, quelle est votre perfidie ? vous me forcez à trahir une amante & un Maître pour servir votre passion : vous-même oubliant quel est votre amant, ce que vous lui devez, ce que je lui dois, vous me prodigués un bien qui ne doit appartenir qu'à lui ! Ingrat, reprend-elle avec feu, mes charmes sont-ils moindres depuis que tu t'es apperçû que je ne suis pas ton indigne amante ? Charisée dans tes bras seroit-elle moins coupable que Calaïs ? Panorus en seroit-il moins ton Maître ? en suis-je moins

ta Maîtreſſe? Je ne ſçais point répondre aux injures, je ne ſçais que les fuir, reprit Alzidor indigné; puis il veut s'échapper : mais Calaïs ne lui en donne pas le tems, elle ſe précipite, court à lui & l'arrête. Nouvelle Bacchante, mais plus furieuſe encore, cette femme cruelle & paſſionnée cherche à ſéduire ou à vaincre ce nouvel Orphée, en l'accablant en même tems de baiſers laſcifs & de coups barbares: l'amour mépriſé ſe change en fureur.

Alzidor s'agite & cherche à s'échapper de nouveau; ce combat ayant fait beaucoup de bruit, avoit réyeillé Panorus. La jalouſie eſt un démon qui ſans ceſſe bourdonne aux oreilles, & le jaloux a toujours un œil ouvert pendant le ſommeil le plus profond.

Panorus entre dans la chambre comme ils ſont aux mains. L'Amour indigné d'avoir émouſſé tous ſes

traits contre un cœur si ferme, déployant ses aîles fuit rapidement de ces lieux ; la vengeance occupe sa place & préte ses armes à Calaïs. Panorus present à cette sanglante scéne, transporté de fureur, les yeux étincelans de rage, le visage blême ; le jaloux Panorus, le glaive suspendu ne sçait qui des deux criminels il fera victime de son ressentiment, quand Calaïs courant au devant de sa fureur, se jette à ses genoux, lui crie en l'apostrophant : Barbare, si c'est être criminelle, que de t'être constante, perces ingrat, perces ce cœur qui ne commit jamais d'autres crimes que de soupirer pour toi ; mais si tu veux venger ton honneur & celui d'une amante fidéle qui t'aime, punis ce malheureux, ce vil esclave qui ne respire que par tes bontés : tout couvert de tes bienfaits, il vient d'oser attenter à mon honneur ; oubliant ce qu'il te doit,

il vouloit me séduire ; mais, cher ami,continue-t'elle en l'embrassant, mon amour pour toi t'est garant de ma fidélité: en vain pour m'opposer à ses criminels desseins l'ai-je . . . . elle alloit achever, quand Panorus impatient court à son rival en Maître qui tient la foudre. Alzidor ne mérite pas de périr, les Dieux protégent son innocence : il échappe.

Quittons ces lieux horribles, qu'habite la plus détestable des femmes, pour suivre le plus estimable, mais le plus malheureux des hommes: les disgraces sont le triste appanage de la vertu.

Qu'on ne croye pas que ce jeune héros épouvanté du sort qui le menaçoit, frémit à la vue des supplices qu'il devoit attendre du jaloux Panorus : non, c'est manquer de courage que de se livrer au désespoir ; quand il reste des moyens pour se sauver, succomber avec fermeté,

meté, c'eſt triompher de la fortune.

Il ne ſongeoit qu'à ſa belle maîtreſſe, dont il portoit toujours l'image dans le cœur : auſſi frappé d'étonnement de la duplicité de Calaïs, qu'il l'avoit été de l'excès de ſa paſſion, ſon eſprit en dévoilant les noirceurs dont une femme eſt capable, s'applaudiſſoit cependant encore des perfections que ce contraſte lui faiſoit trouver en ſon amante. Que de vertu dans l'une ! Que de vices dans l'autre ! Celle-là ſeroit digne de notre ſexe, celle-ci eſt même indigne du ſien.

Des réflexions auſſi ſenſées devoient néceſſairement entraîner après elles de nouveaux regrets ſur la perte de cette amante. Etendu nonchalamment à terre, la tête appuyée ſur un bras, les yeux tournés vers le Ciel, il l'accuſe de ſes malheurs ; des ruiſſeaux de larmes inondent ſon viſage, quand pluſieurs eſclaves envoyés de la part

de Panorus vinrent l'enlever de ce lieu pour le conduire en un noir cachot. Les cavernes obſcures qu'habite la mort n'ont rien de ſi affreux que ce ſombre azile : aſſis ſur une pierre, preſque nud, ſerré étroitement dans des fers, cet infortuné plus accablé par le poids de ſes ennuis que par celui de ſes chaînes, attendoit tous les jours la mort. En vain ſa fermeté ordinaire cherchoit-elle à ſoulager ſes maux par le ſommeil; rarement ce Dieu répand-il ſes pavots ſur les affligés. Il étoit dans ce triſte état, lorſqu'un jour on vint l'en tirer de la part de ſon cruel Maître, pour le traîner devant lui. Dieux! verrés-vous tant d'horreurs d'un œil tranquille, & la foudre reſtera-t'elle inutile dans vos mains? Tout ce qui l'environnoit n'étoient qu'objets effroyables : Panorus aſſis ſur un ſiége élevé, étoit entouré d'eſclaves, ou plûtôt de boureaux, qui

le bras levé n'attendoient que ses ordres pour frapper. On voyoit au milieu d'eux une table, sur laquelle entr'autres instrumens funestes, étoit un bassin. Malheureux Alzidor, ta tête en sera-t'elle le triste ornement? Non : ce Maître implacable insultant au malheur de cet infortuné esclave, lui dit : on va t'ôter la puissance de me trahir ; la source de ta vanité & de tes plaisirs deviendra l'objet de ta honte & de tes regrets. Alors ayant fait signe à ses esclaves, on s'empresse de dépouiller l'innocent & malheureux Alzidor. Trop sûr à présent du sort qui le menace, il demande la mort, la préférant à la honte qu'on lui prépare. Que me servira, chere Charisée, de vous revoir, si je ne puis que former des désirs impuissans auprès de vous, disoit-il en lui-même? Me croirés-vous votre amant, si je ne puis vous en donner des preuves? Qui m'assurera

même que ce vil état n'excitera pas votre haine & votre mépris ? Il rouloit toutes ces choses dans son esprit, comme on se préparoit à faire le sacrifice : enfin on le mit sur le theâtre affreux de son supplice, où il fut garroté ; & deux esclaves au nouveau signe de Panorus, s'avancerent vers lui, l'un tenant le bassin, l'autre levant le fatal coûteau. Telle on voit une innocente victime resserée dans des liens, étendue sur l'autel la tête pendante, regarder languissamment tous les tristes apprêts du sacrifice.

Chacun attendoit en silence l'exécution, lorsqu'on vit entrer subitement Calaïs toute éplorée : arrêtés cruels, s'écrie-t'elle ; arrêtés ; il est tems de venger l'innocence, il est tems que la vertu triomphe ; je suis, je suis helas, la seule coupable ! sur moi seule doit tomber la vengeance, le poison qui coule dans

mes veines y répand un feu qui me punira de mes forfaits ; rendés, au nom des Dieux, rendés la vie à un malheureux qui n'a pas d'autre bien ; & toi, cher Alzidor, jouis d'une gloire parfaite, celle qui t'a causé tant de maux va cesser de vivre. . . . . elle expire, ingrat, & les horreurs de la mort ne peuvent chasser les idées de son amour pour toi ; l'amour t'adresse encore mon dernier soupir. A ces mots ses yeux s'éteignent, ses genoux tremblans fléchissent, elle expire aux pieds de Panorus. Ce Seigneur touché de compassion pour cette malheureuse, & de générosité pour Alzidor, ordonne qu'on le délie ; il lui promit dès lors la liberté pour premiére marque de faveur. En effet, l'ayant fait revêtir d'habillemens magnifiques, il ne voulut plus qu'il le quittât ; il lui fit raconter son histoire, & lui promit de parler pour lui à Amazis Roi d'Egypte. Il lui tint pa-

role, & les belles qualités du jeune héros lui acquirent en peu de tems l'eſtime & la confiance de ce Prince.

Amazis encore fatigué des guerres qu'il venoit de ſoutenir avec Nabuchodonoſor Roi de Babylone, ſe vit obligé de reprendre les armes contre Apriés qu'il avoit détroné. Ce dernier, furieux de le voir paré de ſes dépouilles, deſcendant de la haute Egypte où il avoit été obligé de ſe réfugier, vint à la tête d'une armée compoſée de Caryens, d'Ioniens & d'autres Etrangers, livrer bataille à Amazis près la ville de Memphis. Ce fut dans ce tems que Panorus preſenta Alzidor au Roi d'Egypte. Ce Prince qui aimoit les Grecs, ne crut pas mieux devoir l'employer, qu'en lui donnant un poſte conſidérable dans ſes armées; & les Dieux qui lui avoient inſpiré cette action généreuſe l'en récompenſerent; car autant de bouches

qui lui parlerent de ce héros, furent autant d'échos qui répéterent son éloge.

On donna la bataille, qu'Amazis gagna. Après avoir repoussé Apriés vigoureusement, il le fit prisonnier de guerre & l'envoya en la ville de Saïr, où il le fit étrangler dans son propre Palais. Ainsi ce theâtre de sa gloire le fut aussi de sa honte; & cet homme qui jadis s'étoit flatté que les Dieux ne pourroient pas le détrôner, se vit abattu sous les coups d'un seul mortel. Le cédre le plus élevé est souvent ébranlé par un simple vent, & presque toujours abattu par la hache.

Après le gain de cette bataille, le Roi qui étoit d'une humeur fort enjouée, se livra au plaisir; & faisant assembler auprès de lui tous les Sçavans & les gens d'esprit, il les mettoit de ses banquets.

Pithagore étoit un des sages personnages qui l'environnoient, &

Alzidor ſe rencontra ſouvent avec lui, & l'entendit même raiſonner ſur ſon ſyſtême de la métempſycoſe dont il ſe plaiſoit à développer l'extravagance. Il le railloit ſur ſes différentes métamorphoſes, & ſurtout ſur celle du cocq, dont ce Philoſophe diſoit ſe reſſouvenir; il l'encourageoit à ſe vanter auprès du ſexe, d'en avoir encore conſervé la qualité la plus éminente.

Parmi ceux qui faiſoient l'amuſement du Prince, il vit un jour avec une joye inexprimable ſon cher ami Philogénes qui revenoit de l'eſcorte d'Apriés à Saïr. Dès qu'ils ſe furent reconnus tous deux, emportés par le plaiſir, ils coururent mutuellement s'embraſſer: pleins d'amitié, ravis de joye, ils reſterent long-tems ſerrés ſans pouvoir ſe parler: les plaiſirs les plus vifs ſont muets, & leur ſilence eſt éloquent.

Après qu'ils furent revenus de leur premier raviſſement, toute la

Cour

Cour touchée de cette tendre ſcéne, voulut ſçavoir leurs Hiſtoires; celle d'Alzidor étoit déja ſçûe; & Panorus l'avoit racontée au Roi. Philogénes pour ſatisfaire aux ſollicitations de la Cour & aux ordres du Prince, commença la ſienne ainſi.

HISTOIRE DE PHILOGENES.

L'Etroite & ſympatique amitié qui a toujours été entre Alzidor & moi, n'a pû le diſpenſer de comprendre le commencement de mes avantures avec les ſiennes; ainſi ſans m'arrêter à toutes les particularités qui nous regardent tous deux, je ne commencerai ma narration que du jour que je le perdis dans l'Iſle de l'Amour.

Puis ſe tournant du côté de ſon ami, il lui dit: Le ſoir en vous quit-

tant, je fus me jetter, ainsi que nous en étions convenus, en votre place dans les bras de Calaïs, qui me reçut avec toute la volupté imaginable. Cent fois elle me prodigua le nom de cher Alzidor, cent fois celui d'adorable Amant, & toujours celui d'ingrat. Pour moi qui craignois d'être reconnu, je ne lui répondois que par de vives caresses, dont je la comblois sans cesse; enfin j'eus bien-tôt épuisé toutes mes forces, & sentant mes paupiéres appésanties, je sortis des bras de l'Amour pour me jetter dans ceux du sommeil. Cette femme qui n'avoit pas dormi de la nuit, ne s'étant occupée que du bonheur dont elle croyoit jouir, l'ayant même augmenté par son air voluptueux; cette femme, dis-je, attendoit impatiemment le retour de la lumiere, pour contempler mes traits, ou plûtôt ceux d'Alzidor qu'elle croyoit posséder: mais qui peut tromper l'Amour? *

* *Quis fallere possit amantem?* Virg.

Qu'on se figure de quel mouvement une femme peut être agitée, quand elle découvre qu'elle a été trompée, & qu'un autre que son amant a usurpé les précieuses marques de son amour ! Celle-ci m'accabla d'injures, & voulut joindre les violences aux reproches: elle s'avança, mais inutilement; car m'étant échappé, le coup que son bras suspendu me préparoit, se perdit dans l'air; & tandis qu'elle rugissoit de rage, ainsi qu'une lionne qui porteroit encore dans le flanc le trait meurtrier dont un chasseur l'auroit percée, je l'enfermai dans son appartement; ensuite je courus pour vous rejoindre au bosquet. Inutile démarche ! empressement superflu ! Je ne vous y trouvai pas; je ne vis que des traces de sang, & des vestiges d'un ours criblé de coups & noyé dans son propre sang, dont la terre étoit teinte.

Plein d'inquiétudes, tout hors de moi, j'errai çà & là dans la campagne ; je parcourus même la forêt, jusqu'à ce que las de ne point vous trouver, & ne pouvant plus retourner à la maison du pere de Calaïs, je m'avançai près du Temple d'où j'avois enlevé Charisée, & sçus bien-tôt que le bruït de son évasion étoit répandu ; j'appris même avec horreur que l'on m'accusoit de ce rapt. Dieux rigoureux ! Dieux injustes, m'écriai-je en fuyant de ce lieu ! est-ce donc un crime que de servir l'amour en satisfaisant l'amitié & la liberté ? Bien précieux, que nous tenons de vous, doit-elle donc être la proye de la tyrannie des hommes ? Après avoir répandu des larmes sur votre triste sort & sur votre perte, je songeai à fuir de ces lieux où ma vie n'étoit pas en sûreté : j'appris que le Prince avoit guerre contre les Assyriens, & m'étant trouvé embarqué avec

des Officiers Egyptiens, je leur demandai du ſervice. Ils me l'accorderent ; & mon attachement pour mon Maître, ou plûtôt ſes bontés pour moi le déterminerent à m'élever aux grades les plus éminens. Quand j'ai été à un plus haut rang, j'ai redoublé de zéle & d'attention ; la fortune m'a favoriſé, & j'ai toujours été aſſez heureux pour ſortir avec ſuccès de toutes mes entrepriſes. Depuis ce tems, le Roi dont la généroſité veille ſur tous ſes Sujets, m'ayant diſtingué comme un des plus attachés, il lui a plû de marquer chacun de mes jours par de nouveaux dons. Je ſerois content, & ne formerois plus de déſirs, ſi Votre Majeſté favoriſant le plus malheureux des hommes, vouloit bien partager ſes généroſités entre Alzidor & moi. Le Roi l'en aſſura, & le chargea de l'en faire reſſouvenir.

Alzidor ſe jetta aux pieds du

Prince, embrassa étroitement ses genoux, & lui dit : Grand Roi, daignez favoriser un malheureux ; une seule parole suffira pour me rappeller à la vie...... Faites-moi rendre Charisée, sans laquelle je ne puis vivre, & de qui dépend mon bonheur. Le Roi attendri par ses prieres, la lui rendit sur le champ.

Enfin elle parut, cette adorable fille, aux yeux de son amant ; l'éclat de ses charmes fut augmenté par l'impression de la joye qui brilloit dans ses yeux. Tendres soupirs, baisers amoureux, larmes de joye, embrassemens mutuels, furent autant de mouvemens subits qui annoncerent leur amour !

Ce généreux Prince ayant donné cette premiere marque de faveur à Alzidor, voulut couronner ses bienfaits en lui donnant encore une preuve de sa confiance. Il le chargea conjointement avec Philogénes d'ordres sécrets pour le Roi

de Babylone ; & leur ayant donné un cortége conforme à leur nouvelle dignité, il les congédia. Il poussa la générosité jusqu'à combler Charisée de présens & à lui donner des femmes pour la servir ; ensuite il la laissa partir avec eux. Compagne de leur voyage, elle est l'ame de leurs plaisirs ; Alzidor est au comble de la fortune en possédant sa maîtresse ; Philogénes ne ressent d'autre bonheur que celui dont il voit jouir son ami.

Ces deux Envoyés s'acquittérent avec autant d'exactitude que d'honneur de leur emploi ; ils eurent plusieurs entretiens avec le Roi de Babylone, dont ce Prince sembloit toujours sortir content : il fit même briller sa satisfaction avec éclat ; car il donna plusieurs fêtes, dont Charisée étoit toujours le plus brillant ornement.

Après avoir donné leurs premiers soins à exécuter les ordres

du Roi d'Egypte, ils s'occuperent le reste du tems à visiter la Ville.

Ils furent voir ses murailles, admirerent leur immense grandeur, la prodigieuse hauteur de ses cent portes d'airain, ainsi que des tours qui étoient à chaque angle; la régularité des cinquante rues qui croisoient le quarré exact de la Ville, la magnifique sculpture de toutes les maisons, l'étendue de l'Euphrate qui traversoit la ville, les routes inclinées qui y descendoient, les deux magnifiques Palais placés aux deux bouts du large pont, qui communiquoient l'un à l'autre par une voûte pratiquée sous le lit du fleuve, les Jardins suspendus qui ornoient l'un d'eux. Ils admirerent encore le Temple de Baal, si connu par sa grande magnificence, & plus encore par sa prodigieuse tour, (*a*)

(*a*) C'est la même dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte sous le nom de Babel, qui avoit été construite pour servir d'Observatoire.

dont les escaliers supportoient les plus grands chariots qu'il y eût alors.

C'est assés chanter de merveilles ; je me suis consacré à l'Amour : nulle autre matiere ne pourra toucher mon cœur, ni plaire à mon esprit. Les charmes des tapis champêtres de Cythére me flattent davantage que les lambris dorés des Palais de la Fortune.

Baltazar avoit déja donné son audience de congé à ces jeunes Ministres, quand les deux Corps d'armée des Perses & des Médes commandés par Cyrus retarderent leur retour. Cependant le Roi enyvré de plaisirs, s'endormoit sur les perils qui le menacoient, par trop de confiance dans ses forces. Quel Monarque, qu'un Roi qui oubliant sa qualité de pére du peuple, ne connoît que celle de Maître, & qui loin d'employer son tems & ses trésors à leur sûreté & à leurs besoins, sacri-

fie l'un & l'autre aux débauches !

Malgré les précautions, ſûres en apparence, qu'avoit pris ce Roi de faire fermer les portes d'airain de la Ville, les Dieux protecteurs des vertus, & vengeurs des vices, firent bientôt triompher leur puiſſance ; & l'airain ne fut point une barriere à leur volonté.

Une nuit que Baltazar, au milieu des délices, oublioit à table avec ſes lâches adulateurs & ſes viles Concubines, ſon devoir envers ſes peuples & ſon reſpect envers les Dieux, il pouſſa l'impiété juſqu'à profaner les vaſes ſacrés du Dieu d'Iſrael, les rempliſſant de la liqueur qui l'enyvroit. Cette même nuit, recelant les horreurs de ce Roi effeminé ſous ſes ombres, fit briller les vertus de Cyrus, qui ſans ceſſe occupé de ce qui ſe paſſoit au dedans de la Ville, avoit réflêchi depuis long-tems au moyen de la ſurprendre, ce qu'il exécuta alors par une entrepriſe

qui tenoit plus d'un Dieu que d'un homme. Les Rois ne sont Rois qu'autant qu'ils paroissent Dieux : c'étoit de détourner le fleuve de l'Euphrate de son cours ordinaire, & de mettre son lit à sec. Ce fut par ce même lit, qu'il fraya un chemin assuré à toute son armée & à celle des Médes, pour entrer dans la Ville pardessous les voûtes inclinées. Ainsi Mars sortit du sein de la terre, desſécha les flots de ce fleuve, y fit rouler un torrent de flammes pour punir & abattre la molesse. Hommes lâches & efféminés, la honte & la défaite sont ordinairement le terme de vos débauches ! Si la Philosophie permet les plaisirs, elle les condamne quand ils sont contraires à l'honneur.

Tandis que les uns étoient noyés dans le vin, & les autres ensevelis dans le sommeil, les deux Corps d'armée s'avancerent, fondirent subitement dans la Ville, & se préci-

piterent dans le Palais du Prince, dont ils forcerent la garde. Le Roi s'étant lévé auſſitôt, vint à la tête des ſiens, mais inutilement, pour s'oppoſer aux coups de Cyrus: les Dieux dirigeoient ſon bras & animoient ſon courage; Bellonne même marchant devant lui, l'éclairoit de ſon flambeau. Le malheureux Baltazar fut la premiere victime ſacrifiée à leur vengeance ; & ceux qui s'étoient rangés autour de lui reçurent même prix pour leur témérité: tout fut paſſé au fil de l'épée, & la Famille Royale elle-même ne fut point épargnée. La priſe de Babylone fixa la fin de l'Empire des Aſſyriens, dont l'honneur périt ſous les ruines de cette Ville, & la honte des vaincus fut un nouveau trophée à a gloire des vainqueurs.

Cyrus au comble de la fortune, tout couvert de lauriers, n'en oublia pas pour cela la reconnoiſſance qu'il devoit aux Dieux; & s'étant

prosterné aux pieds des autels, il solemnisa leur faveur par des priéres & des holocaustes.

Après avoir rendu ses devoirs aux Immortels, il fit encore briller sa reconnoissance envers les hommes: car ayant fait assembler tous ses Officiers, il leur distribua des récompenses proportionnées à leur mérite. Ensuite il leur remontra par un Discours éloquent que l'unique moyen de conserver ce qu'il venoit d'acquérir, étoit de persévérer dans les mêmes vertus; qu'après avoir vaincu l'ennemi par la force des armes, il seroit honteux de se laisser vaincre par l'attrait de la volupté. Il les exhorta sur tout à perpétuer les vertus, en les insinuant de bonne heure dans les cœurs de leurs enfans. Il leur donna beaucoup d'autres bons préceptes gravés par la Renommée au Temple de Mémoire, & que la postérité lira toujours avec admiration.

Après que Cyrus se fût acquis l'estime des Grands par les prix qu'il venoit d'accorder à la valeur & au mérite, il songea à gagner le Vulgaire en l'éblouissant par la pompe des fêtes ; effet de sa politique plûtôt que de son ostentation. Ce fut pour cela qu'il alla à la tête d'une Cavalcade, visiter les Temples & les Lieux sacrés.

Quand les portes du Palais furent ouvertes, on en vit sortir quantité de taureaux d'une beauté merveilleuse, qu'on menoit quatre à quatre pour sacrifier à Jupiter & aux autres Dieux, selon les cérémonies prescrites par les Mages.

Ensuite venoient les chevaux qui devoient être sacrifiés au Soleil ; puis un chariot couronné de fleurs dont le timon étoit d'or : il devoit être offert au seul Jupiter.

Après ce chariot, on en voyoit un second de même couleur & paré de même, pour le Soleil ; enfin

un troisiéme, dont les chevaux étoient caparaçonnés de housses d'écarlate : ensuite marchoient des hommes chargés de porter le feu sacré dans un grand foyer.

Cyrus commença à paroître sur son chariot, au milieu d'une nombreuse Cavalerie de Seigneurs & autres Officiers de sa Cour & de celle des Médes. Ils étoient tous couverts de manteaux, dont les differentes couleurs disputoient d'éclat avec le Soleil même. Ce Prince portoit la thiare droite (espece de couronne des Perses) ceinte d'un éblouissant diadéme ; un long manteau de pourpre pendoit de ses épaules. Dès qu'on l'apperçut, tous se prosternerent devant lui, & l'adorerent pour la premiere fois.

Quand on fut arrivé au camp consacré aux Dieux, on offrit les sacrifices.

Cyrus pour égayer les esprits, jugea à propos de terminer cette cé-

rémonie grave & religieuſe par des jeux & des courſes de chevaux ou de chariots. L'endroit où l'on s'étoit arrêté étoit large & ſpacieux; il déſigna un certain eſpace d'environ un quart de lieue, & propoſa des prix aux vainqueurs, ſéparément pour chaque Nation. Il remporta celui de la courſe parmi les Perſes; car perſonne n'étoit ſi bon Ecuyer que lui; les chariots coururent auſſi ſeul à ſeul.

Les Peuples ayant formé un cercle, s'etoient aſſis pour regarder ces differens jeux. Le Vulgaire eſt avide de nouveauté; la curioſité étoit générale. On voyoit une multitude de gens de tous âges, accourant des environs, couvrir la plaine, & fouler aux pieds les tréſors de Cérès. D'un pas téméraire, ils ſe faiſoient des ſentiers à travers ſes guérets. Le ſilence regnoit de toutes parts, & les bouches muettes ne l'interrompoient que

pour

pour applaudir aux vainqueurs.

Après que Cyrus eût remporté son prix, il fut s'asseoir sur une éminence d'où il voyoit les athlétes, & où les vainqueurs venoient recevoir le prix des mains de ce héros. La grace avec laquelle il les distribuoit étoit elle-même le prix le plus flatteur.

Deux des quatre premiers ayant été couronnés, on en vit entrer deux autres dans la lice, qui couroient avec la même rapidité: Ces deux Automedons conduisant avec autant d'adresse que d'agilité leurs coursiers, intéressoient également les spectateurs: les esprits attachés au spectacle, pleins d'admiration, attendoient avec impatience qu'ils fussent arrivés au bout de la carriere, & sembloient cependant craindre que l'un des deux ne fût vaincu. On en étoit à ce point, & tous les yeux fixés dévoroient leurs moindres mouvemens, quand

l'un de ces cochers qui étoient Perſans, enflammé de courage à la vûe du Roi qui le fixoit, ſçut par un tour d'adreſſe détourner le chariot de ſon concurrent; qui, ébranlé du choc, tomba & reſta immobile étendu ſur le ſable, laiſſant aller les rênes ſur le col de ſes chevaux. Alzidor qui étoit auprès, porté ſur les aîles de la valeur, ſé'lança ſur le ſiége, & ſaiſiſſant adroitement les rênes, pouſſa les chevaux avec vîteſſe. Il atteint le char de ſon concurrent; il l'égale, il le devance même: ce coup de hardieſſe tira bientôt les eſprits de l'indéciſion qui les tenoit ſuſpendus, & fixa enfin leur intérêt en ſa faveur.

La victoire ſe détermina pour lui; & Néptune à qui il devoit le jour, éguillonnant lui-même ſes chevaux, le mit au comble de l'honneur. Il atteint le premier la barriere, à la ſatisfaction de tout le peuple & au bruit de ſes acclamations; les airs

retentissoient des cris d'allégresse & des frappemens de mains universels ; les courses finirent par celle-ci, & l'on ne songea plus qu'à décerner les honneurs dûs aux vainqueurs.

L'intrépide Alzidor fut celui qui en reçut le plus : chacun l'environnant, lui prodiguoit mille louanges ; on se disputoit l'avantage de le mener au Roi pour recevoir son prix, quand on vit un Vieillard s'avancer, qui jusques-là debout derriére les autres, la tête passée pardessus leurs épaules, les mains appuyées sur son bâton, avoit toujours eu les yeux fixés sur Alzidor. On le vit, dis-je, fendre la presse, & se jetter avec empressement au col de ce héros, en lui prodiguant les noms les plus tendres & les caresses les plus sensibles. Ce Vieillard vénérable, appuyant la tête de ce jeune homme sur son sein, y laissoit couler des larmes de joye ; puis éle-

vant ſa voix & tournant ſes regards vers le ciel : Grands Dieux ! s'écriet'il, en croirai-je mes yeux ? Eſt-ce bien mon fils que vous me rendés ? Dieux, quel bonheur ! . . . . Quel plaiſir ! . . . . . O douceur ! O jour fortuné ! . . . . . Je retrouve ce fils, cet enfant chéri ! en quel heureux état ? Tout couvert de gloire. Enſuite le ſerrant de nouveau dans ſes bras, il approchoit ſes joues des ſiennes, & le couvroit de baiſers & de larmes. Alzidor ému, le cœur ſerré, ne pouvoit articuler aucunes paroles ; ſes larmes & ſes ſoupirs étoient ſes ſeules réponſes. L'excès de la joye, ainſi que celui de la douleur, nous arrache des larmes ; & ces deux mouvemens étrangers & violens produiſent le même déſordre dans la machine humaine.

Ce jeune homme revenu de ſa profonde létargie, levant ſes yeux humides, s'écria en ſe jettant aux genoux du Vieillard, & les embraſ-

ſant étroitement : O mon pere, mon cher pere ! eſt-ce donc vous ! eſt-ce bien vous que je revois ! Oui mon fils, lui répond-il, c'eſt ton pere, c'eſt un ami tendre qui te chérit toujours, & qui te cherche depuis long-tems. De nouvelles careſſes furent le ſceau de ces tendres diſcours. Une ſi touchante ſcéne avoit attendri tous les ſpectateurs, & leur avoit inſpiré un ſaint reſpect, qu'ils n'avoient point encore reſſenti pour tout ce qui s'étoit paſſé auparavant. Pompe humaine, vanité des Grands, vous n'éblouiſſés que les yeux ; le ſentiment ſeul émeut le cœur !

Cyrus frappé, ainſi que les autres, d'étonnement, voulut ſçavoir l'hiſtoire de ces infortunés ; il les fit approcher, & les ayant fait placer à ſes côtés, Alzidor lui fit le récit de ſes avantures. Sa premiere diſgrace de la mer le toucha beaucoup ; elle lui rappelloit les

rigueurs qu'il avoit lui-même essuyées du Sort; il naissoit en lui un intérêt extraordinaire à chaque particularité de la vie de ce héros. A peine eut-il fini, que ce Vieillard sommé de la part du Prince de raconter aussi son histoire, qui lui devenoit plus intéressante depuis qu'il sçavoit qu'elle avoit relation avec celle de ce Berger, le fit ainsi.

HISTOIRE DE PHILÉMON.

GRand Roi : vous le voulés, & vos volontés sont pour moi des loix inviolables. Le premier jour de ma vie fut le dernier de celle de ma mere; hélas! ma naissance la mit au tombeau.

Un tendre pere me restoit; il

m'aimoit, je le chérissois, je suffisois à sa tendresse, il suffisoit à mon attachement.

Je ne vous parlerai point du tems de ma foible enfance, tems où l'ame semble enveloppée dans la matiere ; & je ne me rappellerai que celui où les passions commencent à éclore, & où l'homme ne semble en effet acquérir ce nom que lorsque ses désordres le rendent déja indigne de le porter.

Né au milieu d'une Cour brillante, mais vivant dans un tems où Pisistrate étoit le tyran de ma Patrie, je parvins jusqu'à mon septiéme lustre sans me laisser toucher par les charmes d'aucune Beauté d'Athénes ; mais l'Amour est notre premier Maître, il pénétre par tout, il fut de tous les tems ; ce fut lui qui alluma l'incendie dont Troye brûla jadis : ne pas lui rendre hommage, c'est refuser de payer le tribut à la Nature.

La ville d'Athénes, eſt comme on le ſçait, une des plus belles du monde, & pourroit être regardée comme la Capitale de l'Univers. Là s'éléve de toutes parts de ſuperbes édifices, dans leſquels l'aſſemblage de divers beautés fixe les regards du voyageur étonné; là l'élite des ſçavans de la Gréce réunie dans l'enceinte du Licée, fait germer & fleurir ſans ceſſe tous les talens raſſemblés pour l'honneur de la Patrie & le bonheur de la Terre.

Une des Divinités qu'on y révére le plus, eſt Minerve : vous n'ignorez pas que c'eſt à elle que nous ſommes redevables du nom de cette Ville, & qu'elle emporta ce droit ſur Neptune : ce furent les Dieux qui déciderent la querelle, & qui jugerent que l'ouvrage qu'elle avoit fait repréſentant le ſymbole de la paix, devoit l'emporter ſur celui de ce Dieu.

Les Athéniens pour lui marquer leur

leur reconnoissance, lui ont consacré le Temple de Vesta. Rhodiens : votre négligence fut cause de son indignation contre vous, & de sa clémence envers nous ! (*a*) C'étoit dans ce lieu sacré que nous allions invoquer la Déesse, pour nous délivrer des persécutions de Pisistrate ; c'étoit au pied de sa Statue élevée par la main de Phidias, que nous nous prosternions ; nous admirions toujours, Grand Roi, avec même étonnement la beauté de ce lieu, & la délicatesse de cette Statue. Elle étoit d'yvoire, avec la draperie d'or, d'une hauteur démesurée. (*b*) Nous voyions sur ses brodequins le combat des Centaures contre les Lapithes ; au tour

(*a*) Les Rhodiens furent les premiers qui lui éleverent un Temple, pour leur avoir enseigné l'art de faire des Statues collossales ; mais ayant manqué de feu dans un sacrifice, elle se retira de dépit dans la Ville d'Athénes, où elle fut adorée sous le nom de Vierge.

(*b*) Elle avoit 39 pieds de hauteur.

de ſon bouclier étoit repréſenté celui des Amazones contre les Athéniens ; & en dedans, la bataille des Géans contre les Dieux.

Mon pere étoit un des Magiſtrats de l'Aréopage, ſi connu par la ſageſſe de ſes Jugemens, & plus encore par les différends de Mars avec Neptune dont il fut l'arbitre, ainſi que par l'arrêt qu'il prononça contre Oreſte le meurtrier de Clitemneſtre ſa mere. C'étoit-là que ce digne pere alloit, ainſi que les autres Magiſtrats, délibérer ſur les moyens de nous délivrer de ce Tyran. Dans ce lieu où Minerve préſide elle-même, ce n'eſt point par l'éloquence qu'on accuſe, ce n'eſt point par l'éloquence qu'on ſe défend ; on ne s'y aſſemble que pendant la nuit, tems de recueillement.

Piſiſtrate, pour exercer mieux ſa tyrannie, enorgueilli des ſervices qu'il nous avoit rendus à la priſe

de Salamine, nous demanda des Gardes pour prévenir, (disoit-il,) les attentats de ses ennemis. Enfin il avoit déja été chassé deux fois, & avoit encore usurpé le pouvoir souverain pour la troisiéme, quand il étendit sa barbarie jusques sur moi. Amour : voici l'instant de ton triomphe, voici l'instant de ma défaite ; le Temple de Minerve ne fut point un lieu que tu respectas ! en est-il sur la terre où tu ne pénétres ?

Un jour que j'y étois, je vis arriver une jeune fille toute éplorée, conduite par ses parens, environnée d'une grande affluence de monde : elle étoit vêtue de blanc, couverte d'un grand voile. Quand elle fut entrée dans le Sanctuaire, ses parens la déposerent entre les mains des Vestales ; je ne vous rapporterai point toute la pompe & la magnificence de cette cérémonie, elle n'eut pour moi rien que de lu-

gubre & de trifte. Cette infortunée Victime fe jette au pied de l'autel ; & portant de triftes regards fur le Simulachre de Minerve, elle s'écrie : O Mere des arts ! O Divinité de la Sageffe ! Protégez une malheureufe qui vous implore, qui n'a d'autres reffources qu'en vous ; refufez fes vœux, méprifez fon culte ; il eft . . . .
Dieux ! que fa beauté fit d'impreffion fur mon cœur ! Dès-lors il ne fut plus à moi, il ne palpitoit que pour elle ; Que n'étois-je tout le peuple ! je l'euffe délivrée, elle eût été libre, j'euffe été heureux !

L'intérêt eft le mobile du facrifice, la vertu n'y a point de part ; l'intérêt triomphe ; fes parens lui impofent filence, les Veftales l'emmenent ; elle eft enfermée.

Je m'en retournai plein des charmes de Kalaterre, (car c'eft ainfi qu'elle fe nommoit,) plein de fon difcours, ou plûtôt embrafé d'a-

mour : la lumiere du jour me paroissoit insupportable, & l'horreur de la nuit ennuyeuse. Est-il de doux momens quand on n'est pas près de ce qu'on aime ? J'allois souvent au Temple, souvent je me promenois aux environs ; peines inutiles ! je ne pouvois revoir cette belle fille. Un soir que j'étois à une des portes sécrettes de ce bâtiment, je vis entrer Pisistrate, l'odieux Pisistrate. La précipitation avec laquelle il court ne lui donne pas le tems de refermer la porte derriere lui ; l'Amour le conduit, l'Amour l'aveugle : l'Amour m'anime, l'Amour m'éclaire ! Les jeunes gens sont téméraires ; je le suivis. Qui le croiroit ? Pisistrate s'étoit insinué dans ce lieu sacré pour y voir la belle Kalaterre. Il est dans l'enceinte de cet édifice un Jardin, dont la beauté inspire la volupté ; c'est moins le Zéphire que l'Amour, qui soufle l'air qu'on y respire ; Kalaterre at-

tendoit le tyran. Que de tendres discours suivirent ce rendez-vous ! Que de caresses marquerent cette entrevûe ! Caché derierre un arbre, je voyois toutes ces choses : la jalousie est le premier signe de l'amour ; elle m'annonce les plaisirs qu'ils vont goûter, elle ne m'a rien prédit que de juste, elle ne m'en a pas dit assez ; leurs délices vont au-delà de mon imagination. Kalaterre respecte l'amant dans la personne du Maître ; elle se laisse aller à ses désirs, elle les satisfait : un tapis de verdure émaillé de fleurs leur offre un theâtre de volupté ; elle en tenoit une dans ses mains, il la pose sur son sein, la fleur se flétrit sous l'haleine amoureuse de cet amant ; Kalaterre a moins de force que cette foible fleur, elle s'évanouit : un si tendre ravissement, aidé de la main passionnée de ce téméraire, lui offre des trésors plus précieux que ceux du Temple même ; il la suit dans sa chûte, il ne

connoît point de frein à ses passions, il ne voit point d'obstacles à son bonheur. Doux momens pour lui, funestes pour moi ! Les plaisirs de mon rival seront mon supplice ! Kalaterre saisit cet instant favorable pour demander la liberté au Tyran, elle en fait le prix de ses faveurs. Pressé de se satisfaire, il la lui promet, & cette promesse suffit pour son bonheur.

Le tems semble voler d'une aîle plus rapide pour les Amans ; la nuit le presse de s'en retourner, l'inquiétude suit le Tyran jusqu'aux pieds de sa Maîtresse. Il veut s'en aller, elle brûle de le suivre, il se lui refuse ; Amant aveugle avant le plaisir, il devient homme prudent quand il en a joui. Il lui tient un long discours pour lui démontrer les risques qui suivroient cette évasion ; elle n'écoute plus rien, elle se livre au désespoir, elle pleure, elle gémit ; je suis pénétré de sa

douleur ; elle lui fait des reproches, je partage ſon reſſentiment.

Les uſurpateurs le ſont par-tout, ils ſont en amour comme en guerre. Piſiſtrate profite de l'excès de la foibleſſe de cette belle Infortunée pour lui échapper, il la quitte en lui jurant de ne la jamais revoir : il fait le mal avec d'autant plus de ſécurité qu'il ne craint point qu'elle ſe vange. Dieux ! vous permites ſans doute ce trait de barbarie, pour me fournir une occaſion de générosité. Je quitte le lieu où je m'étois retiré, pour voler au ſecours de la malheureuſe Kalaterre ; je m'approche doucement d'elle, je lui profére quelques paroles à voix baſſe ; elle frémit à mon approche : le procédé de Piſiſtrate venoit de lui inſpirer une vive horreur contre tous les hommes ; elle veut m'échapper, mais en vain : je la retiens par ſa belle main, j'y dépoſe mille baiſers pour gage de ma

ſincérité. Que me voulez-vous, dit-elle ? êtes-vous un monſtre nouveau ſuſcité par ce Tyran pour me perſécuter ? en voulez-vous à ma vie ? qui vous empêche de me la ravir ? c'eſt le ſeul bien qui me reſte : mes parens m'ont ôté la liberté, le barbare Piſiſtrate vient de m'arracher l'honneur ! Non, lui dis-je, remettez-vous, trop infortunée & trop aimable Prêtreſſe ; ne voyez en moi qu'un Amant paſſionné dont vous avez enflammé le cœur, & qui vient vous en faire le ſacrifice : témoin malheureux de tous vos chagrins, je ne prétends point par de vains raiſonnemens vous encourager à les ſurmonter ; je viens vous en délivrer par une hardieſſe que je dois à l'amour : ceſſez vos pleurs, & rappellez ce courage que je vous ai vû montrer au Temple le jour que vous y fûtes dépoſée : jour où les Dieux vous ravirent la liberté : jour où vous me

ravîtes la mienne ! Quoi ! dit-elle, un homme seroit-il mon libérateur ? & la malheureuse Kalaterre pourroit-elle enfin échapper à tant de persécutions ? Oüi, lui repliquai-je, c'est moi. . . . . . Elle ne me donna pas le tems d'achever, elle se jette à mes genoux, les embrasse, & me prie de la délivrer promptement ; elle s'engage à tout sacrifier pour me marquer sa reconnoissance. Je la relevai, & lui dis : vos prieres sont inutiles, mon cœur m'en dit plus en votre faveur que vous-même ; le vôtre est le seul prix que je vous demande, c'est de lui que j'attends tout ce que vous me promettez : obliger les malheureux, c'est se satisfaire le premier ; suivez-moi, belle Kalaterre, la nuit favorise notre démarche, la nuit favorise notre amour.

Nous sortimes avec précipitation du Jardin, nous traversames la Ville, & arrivames à une maison

de campagne que j'avois à quelque distance d'Athénes. Je frappai à la porte de mon Fermier: il dormoit alors profondément, & étant venu m'ouvrir, il ne fut pas peu surpris de me voir arriver à une heure fort avancée de la nuit avec une si belle personne. Elle étoit revêtue de ses habits de Prêtresse d'un blanc à éblouir, & avoit relevé son voile. Les Campagnards sont superstitieux: sa femme & ses enfans qui accoururent pour la voir, se disoient entr'eux: ce n'est point une mortelle, ce n'est point une Prêtresse, c'est Minerve elle-même; notre jeune Maître est un nouveau Télémaque. Pendant qu'ils faisoient ces réflexions, la femme de mon pastre vint la deshabiller & lui aider à la mettre au lit; elle lui baisoit les pieds par vénération, je les eusse baisé par amour. Quand elle fut couchée, je ne la voulus point quitter; je m'assis près d'elle, &

je me plus à contempler ſes graces.
Que l'amour m'offroit d'heureux momens ! mais je ne voulois rien devoir à l'occaſion, je voulois tout tenir du cœur de Kalaterre.

Quand l'Aurore eut ramené le jour, je fis venir mon Fermier, ſa femme & ſes enfans ; & profitant de leur ſuperſtition, je leur tins ce diſcours : Amis, vous ſçavez juſqu'à quel point Piſiſtrate exerce ſa barbarie ſur les Athéniens ; les jours ne ſuffiſent point à ſes perſécutions. L'autre nuit Minerve m'eſt apparue en ſonge plus belle que le jour ; elle m'a adreſſé ces mots : leves-toi jeune homme, & cours au Temple chercher une fille que tu trouveras aſſiſe ſur la porte ; c'eſt un nouveau Palladium, c'eſt d'elle que dépend le ſort de ta patrie ; tant qu'elle ſera renfermée en ce lieu, Piſiſtrate perſécutera toujours tes compatriotes ; ménes-la en quelque lieu caché, reſpectes-la ſur tout comme

une personne sacrée ; & m'appercevant alors que mon discours ne faisoit aucune impression sur le Fermier, je dis qu'elle avoit ajoûté : prends une boëte d'or que tu trouveras sur les marches du Temple, remets-la à celui que tu chargeras de cette fille. Aussi-tôt je fis présent à cet homme d'une fort belle boëte que j'avois achetée depuis peu ; la vûe de ce bijoux le rendit crédule, ou du moins il feignit de l'être ; ils me promirent tous un sécret inviolable qu'ils me tinrent exactement.

Je retournai le matin à Athénes pour sçavoir ce que l'on diroit de cet enlévement, mais j'appris avec satisfaction que les gens raisonnables croyoient qu'elle s'étoit sauvée, & que le peuple disoit que les Dieux avoient enlevé cette Beauté.

Je continuai à l'aller voir souvent, affectant cependant que personne ne s'en apperçût : elle étoit

insinuante, elle avoit gagné la femme de mon pastre, & s'en étoit fait aimer. Je les trouvois toujours ensemble, & croyois ma conquête bien assurée sous un si fidéle guide : mais que les hommes se trompent aisément, & que ma confiance étoit mal fondée !

Je n'avois pas encore eu de certitude de son attachement, elle ne m'en avoit pas encore donné de marques sûres, lorsque je surpris Hippias l'un des deux fils de Pisistrate, qui sortoit de la maison. J'en fis des reproches à Kalaterre : Que ne peuvent point les femmes sur le cœur de ceux qui les aiment ! quel est leur art de tromper ! Kalaterre s'excuse à mes yeux, elle fait plus : elle se plaint de ma jalousie, elle en pleure : Ingrat, me dit-elle, est-ce donc là la justice que tu rends à mon amour ? est-ce-là la preuve que tu prétends me donner de ta passion ? un cœur sincére fut-il jamais mé-

fiant ? Hippias est-il mon libérateur ? pourrai-je manquer à ma reconnoissance, ou plûtôt à mon attachement pour toi ? Non, trop généreux ami, non trop aimable amant : Kalaterre ne vit, & ne vivra jamais que pour Philémon ; Hippias venoit m'avertir des sourdes menées de son pere contre toi ; & si je l'ai vû sans horreur, ce n'est que parce qu'il m'a paru vouloir concourir à la durée de tes jours. Fourbes discours, feintes larmes, vous me trahîtes ! j'en versai moi-même, mais hélas, de trop sincéres ! L'amour avoit été l'objet de notre querelle, je voulus qu'il fût le moyen de notre réconciliation. Des reproches, je passe aux discours les plus tendres, aux expressions les plus vives ; je me jette à ses genoux, les embrasse, lui serre la main, la lui met sur mon cœur. A l'émotion que vous y sentez, lui dis-je ; reconnoissez ma flâme, à

mes yeux voyez mes désirs, satisfaites-les, donnez-moi une preuve de notre réconciliation. Je la presse, elle se défend ; j'augmente de force, elle augmente de résistance : Philémon, dit-elle, ne me persécutez point, attendez un tems plus tranquille, que ce soit mon cœur qui vous offre ce que votre passion veut arracher ; revenez demain, j'aurai tout oublié, vous serez moins méfiant, & moi moins cruelle. Je souscrivis à ce qu'elle voulut, je remis au lendemain ce que j'aurois dû faire le jour. Heure de plaisir, heure fortunée, on ne vous retrouve jamais ! jamais l'Amour ne revient sur ses pas !

Dans le même tems Pisistrate fut chassé d'Athénes, & la feinte prophétie que j'avois faite à mon pastre sembloit être accomplie. Quand je retournai chez lui, que l'on me donna d'éloges ! Mais sans m'y arrêter, je cours chercher Kalaterre. Inutile démarche ! je ne la trouvai point,

point, j'appellai la femme du pâtre; elle étoit sortie; une de ses filles me dit que Kalaterre avoit disparu, que l'on ignoroit ce qu'elle étoit devenue. Que l'amour me fit ressentir de douleur! que la jalousie m'inspira de rage!

Pour comble de tristesse, en revenant à Athénes, j'appris qu'Hippias & Hyparque y étoient restés tous deux, & avoient hérité de la tyrannie de leur pere.

Outré de ressentiment contre le premier, après avoir fait tous les efforts qui dépendoient de moi, je demandai à mon pere la permission de me retirer pour quelque tems à la campagne pour rétablir ma santé, qui étoit fort affoiblie depuis cet événement. Mon pere qui s'étoit apperçû de mon changement, & qui n'avoit jamais pû en découvrir la cause, consentit volontiers à ce qui pouvoit me rétablir; & m'embrassant étroitement, il me

conduisit lui-même jusqu'aux portes de la Ville. Hélas ! ce fut la derniere fois que j'eus le bonheur de le voir !

Je retournai à cette même maison où j'avois passé des jours si malheureux, & j'essayé d'y passer des jours tranquilles : mais connoit-on la tranquillité quand on aime ? J'y roulois des projets de vengeance contre Hippias ; j'eus mis le feu à son Palais si j'avois suivi mon aveugle rage, mais je me disois à moi-même : un aussi hardi attentat pourroit-il être impuni ? & s'il vient à être puni, ma perte n'entrainera-t'elle pas celle de mon pere ? Ha ! périsse mille fois le fils qui peut risquer les jours de son pere ! Mais s'il reste caché, les Dieux qui sçavent tout ne l'ignoreront pas ; celui-là est indigne de vivre qui peut braver le regard des Dieux. Las & fatigué de tant de calamités, j'ai enfin pris mon parti, en me sauvant du tumulte de

la Cour pour me retirer dans ce lieu champêtre : retraite assurée contre la perfidie, l'envie & l'injustice.

Loin des lambris dorés qu'habite l'opulence,
L'ombre d'un chaume obscur couvroit mon indigence ;
Là pauvre, mais content, guidé par les vertus,
Je riois de ces Grands asservis à Plutus :
Je méprise ce Dieu que par tout on adore ;
Plus il paroît puissant, & plus mon cœur l'abhorre.

Peu de tems après j'appris avec douleur la mort de mon pere ; mon premier soin fut de lui faire élever un tombeau où je fis renfermer ses cendres ; je l'environnai moi-même de Cyprès que j'arrosois de mes larmes toutes les fois que j'allois honorer ses Mânes.

Mon pastre avoit une fille déja grande, que j'avois vû élever sous mes yeux. Cette aimable fille nommée Sophronie, sans être belle, a-

voit un caractére de vertu qui brilloit ſur ſon front ; l'éclat d'un diadême n'eſt pas comparable à un ſi bel ornement.

Dès que je l'eus vûe, je formai le deſſein d'attacher mes jours aux ſiens ; j'en parlai à ſon pere. Celui-ci tout confus de l'honneur que je daignois lui faire, me la donna avec empreſſement. Après m'être aſſuré de la volonté de cette fille à qui je voulois devoir cet hymen, je l'eus bientôt fait célébrer.

Aimé de ma nouvelle épouſe, à couvert des traits de l'Amour & de la Fortune, je coulois des jours tranquilles, & j'avois déja fort avancé ma carriere, quand un jour que je me promenois dans la campagne, & que j'admirois les merveilles de la Nature, je me vis aborder par une femme voilée, qui ſe jettant à mes genoux les embraſſa étroitement, me diſant : reſpectable Vieillard, je ſuis coupa-

ble envers vous, j'ai traversé vos destinées, j'ai troublé les charmes de vos beaux jours, c'est moi qui vous ai contraint à vous ensévelir dans ces déserts; j'ai trahi votre amour, j'ai trompé votre cœur: reconnoissez Kalaterre, non pas à ses crimes, mais à son repentir; ne m'en voulez plus de tout ce que je vous ai fait; la Fortune & les Dieux m'en ont assés punie, & vous en ont assés vengé; je suis tombé dans la plus affreuse misére, & sans vous j'y succomberai: pour prix de vos bienfaits, joüissés de la satisfaction de voir ma punition, jouissés aussi de celle de combler de biens celle qui vous combla de maux.

Je suis plus flatté, lui dis-je, Kalaterre, de ce que la Fortune m'offre le moyen de vous obliger, que de ce qu'elle vous a punie; vous avés joui de mon cœur: disposés de mon bien, mais à conditio,

nous déroberons notre commerce aux yeux de ma femme. En effet, je la conduiſis dans une de mes terres, où je lui fis couler des jours heureux & tranquilles.

J'allai ſouvent la voir; je fis plus; car l'habitude me fit rentrer inſenſiblement dans ſes chaînes: la raiſon ne peut rien contre l'Amour: tous deux portent, il eſt vrai, un flambeau, mais l'Amour a de plus des fléches. Au bout de quelque tems je m'apperçus que Kalaterre portoit un fruit de ma tendreſſe; je crus que ce ſeroit le ſceau de notre union, & j'en aurois été parfaitement content, ſi je ne me fuſſe reproché l'infidélité que je faiſois à ma tendre épouſe.

J'en fus bien-tôt puni; car allant ainſi que de coutume pour la voir, ce fut pour la ſeconde fois qu'elle m'échappa, mais ce fut auſſi pour la derniere; car depuis ce tems je n'ai pû en apprendre de nouvelles.

Aussi persuadé de mon tort que de sa fuite, je cherchai quelque tems après à dissiper mes ennuis au bord de la mer, lorsque je trouvai un jour ces enfans que vous voyés. Grand Roi, le soin que j'ai pris de leur enfance m'a distrait de mes anciens chagrins; mais leur fuite, & la perte de ma chere compagne m'ont bien-tôt fait rentrer dans de nouvelles peines. Après avoir rendu les honneurs dûs aux Mânes de mon épouse chérie, dont les vertus seront toujours présentes à ma mémoire, je suis parti pour les chercher; j'ai été assez heureux pour les retrouver ici; puissai-je l'être encore assés pour mourir dans leurs bras! Ainsi finit ce Vieillard, en leur jettant de tendres regards, & les embrassant de nouveau.

A peine eut-il achevé son discours, qu'on vit venir un Officier de Cyrus qui lui dit: Grand Roi, rappellés-vous qu'ayant eu un fils d'une

de vos femmes il y a déja quelques années, vous fites consulter l'Oracle sur ses destinées; qu'après avoir appris qu'il porteroit les armes contre vous, & qu'il tiendroit un rang distingué parmi vos ennemis, vous me chargeâtes de le faire périr, pour vous garantir du coup que le Destin vous préparoit. Qu'il vous ressouvienne aussi, Seigneur, qu'une autre de vos femmes ayant accouché au même moment, mit au jour une fille, qui au rapport des Mages devoit avoir les mêmes destinées, & être unie comme sœur & femme à cet enfant, étant née sous la même constellation; c'en fut assés pour vous déterminer à me la livrer. Cette femme étoit la même Kalaterre qu'un vaisseau Phénicien avoit apporté sur nos côtes. Maître de ces deux enfans, leur beauté m'ayant touché de compassion, je ne pus me résoudre à leur donner la mort; mais voulant cependant

cependant les éloigner de vos Etats, je chargeai un de mes esclaves de les porter auprès d'Athénes, dans le même lieu où ce Vieillard raconte les avoir trouvés, les exposant à la merci des flots, & les recommandant à la protection de Neptune.

Comme l'Officier achevoit son discours, le Vieillard transporté d'allégresse se jette au col de sa fille Charisée, l'embrasse en la mouillant de larmes que la joye lui fait répandre. Leurs soupirs confus étoient les seules marques, mais les plus vives, qu'ils pouvoient se donner de leur tendresse. Cyrus de son côté tenant Alzidor entre ses bras, le combloit de caresses; les sentimens de la Nature égalent & surpassent même souvent ceux de l'Amour.

Tous les esprits étoient saisis d'admiration; chacun louant les Dieux faisoit des reflexions sur ces pro.

diges. Le Vieillard admiroit par quels divins reſſorts la protection des Dieux ſe manifeſtoit en ſa faveur, lui faiſant retrouver ſa fille ſur les flots, & confiant ſon éducation à ſes ſoins. Cyrus content de retrouver ſon fils, réflêchit ſur la rencontre qu'il en fait à Babylone, voit par là l'Oracle accompli. En effet, trouvé parmi ſes ennemis, & Ambaſſadeur d'Amazis auprès du Roi des Aſſiyriens, quand il avoit pris la ville de Babylone, la conformité de ſes deſtinées avec celle de ce jeune homme le lui rend encore plus cher: il l'embraſſoit étroitement, & l'aſſuroit de l'amitié la plus tendre.

Philogénes préſent à ce touchant ſpectacle, répandoit des larmes d'attendriſſement & de plaiſir, tant il étoit content de voir que ſon ami juſtifiât par cette illuſtre origine les grands ſentimens qu'il lui avoit toujours connus; ſentimens au-

dessus de l'état d'un berger, & qui ne devoient en effet appartenir qu'au fils de Cyrus, l'homme le plus accompli de son Royaume, & peut-être le plus juste qu'il y eût alors sur la terre.

La noble ambition d'Alzidor se trouvoit bien satisfaite, de devoir le jour à un Roi si redoutable par sa puissance, & si estimable par ses vertus. On rapporte comme un de ses beaux sentimens, qu'il disoit que le cœur de ses Sujets étoit le coffre où il gardoit ses trésors.

Charisée, la reconnoissante Charisée étoit au comble de sa joye, de tenir le jour de celui à qui elle devoit l'éducation. Destins, heureux destins! disoit-elle, vous comblés mes vœux; vous m'avés donné pour pere le seul qui fût digne de l'être: vous me rendés Philémon!

Le Roi ayant donné ordre qu'on se retirât, reprit sa marche en pompe vers le vieux Palais, où il fixa sa

résidence, ainsi que celle de ses enfans; il y fut conduit au bruit des acclamations des peuples & aux sons des differens instrumens.

Il ordonna au bout de quelqu.. tems qu'on célebrât l'himen de ces jeunes Voyageurs; ce qui s'exécuta avec toute la pompe & la magnificence imaginable.

On vit sortir un jour cent jeunes filles du Palais, ayant des vêtemens de drap d'argent brodés en perles, couvertes de longs voiles blancs, sur lesquels brilloient des couronnes de fleurs variées de mille couleurs. Derriere elles étoit un char blanc couvert de guirlandes de fleurs, dont le timon d'argent étoit attelé de chevaux blancs caparaçonnés avec des tapis de drap d'argent, & ayant au mors des rênes de soye, dans lequel étoit Charisée magnifiquement vêtue. Deux femmes à ses côtés portant des cassolettes remplies d'excellens par-

fums, embaumoient les airs ; après ecla on voyoit arriver quatre mille Perses à cheval, couverts des mêmes manteaux que Cyrus leur avoit donnés à son entrée dans Babylone. Au milieu d'eux étoit Alzidor monté sur le plus haut & le plus superbe coursier de Perse, revêtu d'un manteau Royal de drap d'or, dont la longue queue traînoit à terre ; ayant un bâton d'or à la main & un bandeau Royal sur le front.

Derriere lui étoit Cyrus, qui brilloit encore plus par sa noble contenance, que par l'éclat de ses vêtemens ; ensuite la brillante jeunesse de la Cour formoit une légére cavalcade. Ils arriverent en cet ordre au Temple de Baal.

Déja l'encens fumoit & portoit sa douce vapeur jusques aux voûtes du Temple ; les victimes égorgées sur les Autels laissoient couler leur sang fumant. Le Prêtre tenant le coûteau sacré, l'avoit déja plongé

dans leurs flancs, & consultoit la volonté des Dieux en fouillant dans leurs entrailles.

Dès qu'ils entrerent, on entendit une douce harmonie de chœurs de voix & d'excellens instrumens. Leur hymen fut célebré au contentement de toute l'Assemblée du peuple, dont les applaudissemens furent universels.

La cérémonie étant achevée, Cyrus les ramena à son Palais dans le même ordre & la même pompe qu'ils en étoient sortis. Ce généreux Prince voulut encore leur donner une nouvelle marque de sa magnificence: il leur fit faire un repas somptueux, où la finesse & la rareté des mets fit autant briller la délicatesse des cuisiniers que la générosité du Maître; la joye & l'abondance en firent les honneurs.

Ce fut dans un salon de marbre pratiqué sous une des belles terrasses dont Babylone étoit ornée, qu'il

fut servi. Le Roi assis au haut bout de la table avoit placé cet heureux couple à l'un de ses côtés, & leur pere à l'autre. Maître de la fête, l'esprit de ce Prince en fit le premier charme; mais les graces & la beauté de Charisée firent le reste. Dieux, que de magnificence! Que de générosité brillerent en ce jour!

Tel qu'on vit autrefois Jupiter au milieu de l'Olympe célébrer l'himen d'Hercule & d'Hébé: banquet illustre par la grandeur du Souverain des Dieux, le noble assemblage des autres Divinités, le courage d'Hercule & les graces d'Hébé; tel on vit alors Cyrus environné de la pompe Persanne solemniser l'himenée d'Alzidor & de Charisée. Nôces brillantes par les vertus de ce grand Roi, la magnificence de sa Cour, le mérite de son nouveau fils, & les charmes de son aimable épouse!

Le repas fini, Cyrus voulant

couronner tant de bienfaits par de nouveaux présens, nomma le ſage Philémon Satrape d'une des plus conſidérables de ſes Provinces ; il fit le nouvel époux Sur-Intendant de ſes Commandemens, & le chargea d'aller en ſa place viſiter tous les Gouvernemens de ſes Etats. Il lui recommanda de maintenir la juſtice & le bon ordre ; ſurtout de protéger les Grands, & de ſe faire eſtimer des Peuples.

Philogénes reçut auſſi le prix dû à ſa tendre amitié pour Alzidor ; le Prince lui donna un poſte éminent auprès de ſa perſonne.

Après avoir ainſi fait une juſte diſtribution de ſes largeſſes, la nuit étant fort avancée, il fit conduire ces nouveaux & tendres époux dans un magnifique appartement, où par le ſoin de pluſieurs de ſes Officiers ils furent bientôt dans un ſuperbe lit, théâtre voluptueux des jeux de l'Amour.

Trois fois leurs cœurs noyés d'un torrent de plaisirs,
Appaisent dans ses flots leurs dévorantes flâmes;
Et trois fois rappellés par de nouveaux désirs,
L'enfant de Cythérée y replonge leurs ames.

FIN.

